

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres : & de diverses autres Particularités interessantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

<sup>1</sup>  
**DEDIÉ AU ROI.**

A O U T 1760.



**NEUCHATEL,**

*De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal.*

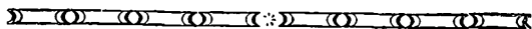


**MDCCLX.**

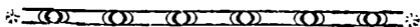




# JOURNAL HELVETIQUE.



A O U T 1760.



## E P I T R E

*Sur la mort de M. JEAN SARASIN, Pâiné,  
très digne Pasteur de l'Eglise de GENEVE.*



L' H O M M E est come une fleur, qui tombe  
en décadence ;

De la nuit du néant il passe à l'existence,  
Pour aller au tombeau précipiter son sort ;  
Sa fin à chaque pas s'avance :

Un seul point marque la distance  
Du songe de la vie au sommeil de la mort.  
Mais voulés vous, Chrétiens, braver sa barbarie ?  
Que les célestes biens fassent seuls vôtre envie,  
Et du monde trompeur m'prisés les apas.  
Quand on croit que la mort va nous doner la vie  
On ne redoute point les horreurs du trépas.

324 JOURNAL HELVÉTIQUE

SARASIN! tu la vis d'un air plein d'assurance :  
 Elle ouvroit à tes yeux l'heureuse éternité ,  
 Dont ta foi te donoit la plus ferme esperance.

Ton amour pour la vérité  
 Trouve aujourd'hui sa récompense  
 Au sein de la Divinité.

La pureté de sa doctrine  
 Egaloit celle de ses mœurs ;

Son Esprit pénétré de la grace divine  
 Auroit voulu couper jusques à la racine  
 Et les vices & les erreurs.

Il vouloit que ses auditeurs  
 Aspirant au bonheur que le Ciel leur destine  
 Et dignes de leur origine  
 Méprisassent de vains honeurs.

Des oracles sacrés Interpréte fidèle ,  
 Leur étude animoit & sa voix & son zèle.

Clair, methodique en ses écrits ,  
 Il touchoit , éclairoit , convainquoit les esprits.

Des Pasteurs il fut le modèle :

Il dédaignoit les sons d'un froid déclamateur  
 Dont la sophistique éloquence  
 Loin de conduire à l'evidence  
 Brille d'une fausse lueur :

Ami sûr , modeste , sincère

Tendre époux , & le meilleur père :

Observateur des loix , & zélé citoïen ,  
 Le bonheur de l'état affermissoit le sien.

Nous l'avons vù , jadis , dans un péril extrême  
 Trembler pour son païs, sans craindre pour lui même:

Hélas ! tant de vertus augmentent nos douleurs.  
 Mais bien qu'à nos regards il ne soit plus que cendre  
 Et quoique le tombeau ne puisse nous le rendre,  
 Il vivra toujours dans nos cœurs.

## S U P L E M E N T

*A l'éloge de feu M. SARASIN Ministre du  
 St. Evangile.*

Vous loués trop, dit TAVERNIC,  
 Dont l'ame est ignoble & petite,  
 Et dont le langage & le tic  
 Est de refuser au mérite,  
 L'Encens que lui doit le Public.

*A Mr. de M.*

MONSIEUR,

**V**OS petits reproches ne m'ont ni surpris ni affigé: Ils sont l'effet de l'estime que vous aviez pour feu M. JEAN SARASIN, ce digne Pasteur, dont on a fait un éloge trop court dans le Journal Helvétique du mois de Mars 1750(\*). Vos senti-

---

(\*) Ce petit Eloge n'étoit proprement que l'annonce de la mort de M. SARASIN. On se hata de jeter quelques fleurs sur son tombeau, en attendant, come on le disoit, qu'une meilleure plume en fit un Eloge plus étendu & plus raisoné. Il a laissé deux Fils, l'un dans la Magistrature, l'autre dans l'Eglise, très capables de s'aquiter mieux que moi de ce devoir, s'il étoit permis à des Fils de louer un Père.

mens font les miens, & je conserve, ainsi que vous, beaucoup de respect pour la mémoire d'un Citoyen, qui par ses vertus, ses talens & ses lumières a fait honneur à l'Eglise & à sa Patrie : Ce qui redouble mes regrets c'est l'affection particulière dont il m'honoroit & dont il m'a donné divers témoignages. Il est certain que M. SARASIN fait un grand vuide dans la vénérable Compagnie de nos Ministres, à laquelle il étoit très utile par son exemple, & par son attention à maintenir la bone discipline ecclésiastique & les anciens usages, qui doivent servir de règles dans plusieurs occasions, où des décisions arbitraires auroient moins de force & moins d'influence.

M. SARASIN avoit une candeur & une humilité, qui couloit de source & digne des Apôtres; rencontrant un jour une vieille femme, qui montoit au temple de S. Pierre, & qui marchoit avec peine, il lui dit de s'appuyer sur son bras; elle s'en défendit longtemps; mais il le voulut; il s'informa de son état, & sachant qu'elle étoit pauvre, il lui mit un écu à la main & l'invita à le venir trouver.

Quoi qu'il fut naturellement modéré & Théologien tolerant, il se plaignoit cependant quelquefois, qu'on négligeoit trop la controverse, & qu'on n'étudioit pas assez les

raisons & les motifs qui séparent l'Eglise réformée de la Religion romaine; mais comment, me disoit-il, sauroit on pourquoi on est Protestant, plutôt que Catholique, à peine fait on pourquoi on est Chrétien?

Son zèle l'engageoit à prêcher souvent sur les grandes preuves de la vérité de la Religion chrétienne & à faire voir le rapport que le dogme a avec la morale, & l'influence qu'il doit avoir sur les mœurs; c'étoit principalement dans ses applications tendres & pathétiques, que son cœur se déployoit en quelque sorte, & qu'après avoir éclairé & convaincu l'esprit, il tâchoit de le toucher & de l'émouvoir. Il croioit que ce n'est pas assés à un Prédicateur Chrétien de persuader, s'il ne fait sentir la nécessité de pratiquer les grandes & importantes maximes de l'Evangile.

C'est de cette source pure & abondante qu'il tiroit les preuves & les armes dont il se servoit pour combattre l'Eglise romaine; il fit sur les matières les plus essentielles de la controverse divers sermons remplis d'une érudition choisie, mais dont il eut soin d'écartier tout ce qui sentoit une dispute scholastique; mais plus encore ces railleries & ces injures, qu'un zèle amer a quelquefois inspiré à des Théologiens d'un parti opposé: Zèle impétueux & peu prudent, beaucoup plus

propre à éloigner de la vérité, qu'à en approcher & à la faire aimer.

Quoi qu'il fut très suivi, il ne pouvoit s'empêcher de voir avec quelque peine l'empressement avec lequel certaines personnes courent après de jeunes Prédicateurs, uniquement par curiosité & pour satisfaire leur imagination & leur oreille, qui cherchent à être flatées par des ornemens & une harmonie agréables.

C'est en raisonnant sur ce sujet, que ce judicieux Pasteur me fit naître l'idée d'écrire la lettre que je vous adresse, & que j'avois dessein de lui dédier à lui même, si la mort ne nous eut privé trop tôt d'un Ministre de l'Évangile, qui pouvoit servir d'exemple & de modèle.







*A Mr. de M. Ministre du St. Ev.*

## L E T T R E

Où l'on examine cette Question: *Pourquoi la prédication de l'Evangile fait elle aujourd'hui moins de fruit & de progrès qu'elle n'en faisoit du tems des Apôtres.*

**J**E ne me propose point d'aprofondir l'examen de cette Question importante: Je me bornerai à quelques Réflexions que je soumets à vôtre jugement. Puis-je consulter une Personne qui ait plus d'esprit & plus de lumières?

Du tems des Apôtres & des Disciples de nôtre Seigneur, la prédication de l'Evangile étant acompagnée de miracles, de prodiges & soutenue par la grace & l'acomplissement des Prophéties, devoit faire une impression vive & durable: Si nous étions témoins & spectateurs de la résurrection d'un mort, nous serions frappés & convaincus de la vérité d'une doctrine confirmée par un événement extraordinaire, au dessus du pouvoir humain; sur tout, si ce fait étoit public & atesté par plusieurs témoins éclairés, impartiaux & irréprochables. Un vrai miracle est le sceau

de la Divinité ; c'est une Lettre de créance , à laquelle on ne peut refuser son assentiment & sa confiance , sur tout lors qu'on n'a aucun intérêt à la produire , & qu'au contraire on en a un grand à la cacher , ou à la supprimer.

Ce qui rendoit encore la prédication des Apôtres plus efficace , c'est qu'elle anonçoit de grandes vérités , soit aux Juifs , soit aux Gentils (\*) ; la Doctrine de J. C. étoit conforme à celle des Prophètes , & apuiée sur la Loi de MOYSE , dont elle expliquoit les types & les figures , en mettant fin à des cérémonies , qui n'étoient qu'à tems. C'étoit le soleil qui succédoit à l'aurore.

Une doctrine nouvelle , proportionée au génie de tous les homes , conforme à la raison ; qui portoit la lumière dans les esprits , qui en dissipoit les illusions & les ténèbres , qui calmoit l'agitation du cœur par l'espérance d'une heureuse immortalité , devoit na-

(\*) Les Juifs & les Païens étoient partagés en diverses sectes , & chaque secte avoit ses doutes & ses opinions ; mais elles s'acordoient toutes à douter de ce qu'il étoit le plus important de savoir. Or les Apôtres les sortoient de cette incertitude , en leur aprenant qu'il n'y a qu'un Dieu , Etre tout-puissant & tout parfait ; qu'il a créé le monde , qu'il le gouverne par sa providence , que l'ame est immortelle & qu'il y a une vie après celle-ci.

turellement faire de grands progrès, quoi qu'elle combattit l'erreur, qui étoit alors sur le trône, & les passions, qui promettoient de fausses délices. Nôtre ame est faite pour la vérité; il n'y a qu'à la lui montrer avec évidence, pour l'engager à la recevoir & à l'embrasser.

Cette même doctrine a perdu aujourd'hui les charmes de la nouveauté; on est accoutumé à l'entendre, & à peine daigne t-on l'écouter. Les promesses & les menaces qu'elle annonce ne font plus cette impression forte & subite, semblable à un éclair, qui éclaire tout à coup dans l'obscurité. On fait à peu près ce que le Prédicateur doit dire, lorsqu'il a lû son texte; l'on n'y prête qu'une légère attention; les sons qui devoient éclairer l'esprit & toucher le cœur, glissent sur l'oreille, la flattent, lors qu'ils sont doux & harmonieux, ou la rebutent & la déchirent, quand ils sont durs & raboteux. C'est peut-être aussi la faute de quelques Prédicateurs(\*) qui tombent dans les deux extrémités opo-

---

(\*) Quelques Prédicateurs s'imaginent que l'esprit seul peut suplée à ce qui leur manque du côté du savoir. Ils veulent tout devoir à la nature, & rien à l'art; mais ils se trompent: Le génie ne peut seul leur donner l'intelligence de l'Écrit. Ste, qui est le fondement de la prédication Evangelique. Il faut avoir étudié la Religion dans sa source pour en bien parler.

sées, ou d'amuser l'oreille & l'imagination, par une cadence agréable, des figures riantes, fleuries ou trop recherchées : Brillantes bagatelles, qui servent de voile à l'ignorance ou à la paresse ; pompeuse déclamation qui est l'écueil des jeunes Gens (\*). On blesse l'oreille par un stile grossier & obscur qu'on nomme force & énergie ; ou l'on fatigue l'esprit par des idées sèches, abstraites, ou hyperboliques. Quelquefois le Prédicateur est plus austère que J. CHRIST lui même : Les maximes outrées éloignent du but, & font peu de profélites. Certains Théologiens cherchent moins dans l'Écriture ce qu'il faut croire, que ce qu'ils croient eux-mêmes. Ils veulent être originaux & ils ne sont que singuliers ; ils hazardent des paradoxes qu'ils donnent pour règles de foi. Ce n'est point prêcher l'Évangile que de débiter l'ouvrage de son imagination, & que de prêcher des dogmes ou des mystères, que Dieu n'a pas jugé à propos de nous révéler, qui renferment quelque contradiction ou entr'eux, ou avec la volonté de Dieu bien connue, ou avec

---

(\*) Ouvrir une grande bouche pour ne dire que de petites choses, c'est monter sur des échasses pour paroître grand : C'est donner à un Nain l'habit d'un Géant.

*Affecter d'être grand c'est être bien petit.*

la saine raison , ou qui servent à fomenter quelque pratique opposée à la vertu , ou aux bones mœurs. La Révélation n'est point opposée à la prospérité de la société , ni au bonheur des homes ; les prodiges operés par les Apôtres avoient presque tous pour but le bien & l'avantage de ceux qui en étoient ou les tèmoin , ou l'objet.

Rien n'est plus contraire au progrès des vérités , renfermées dans l'ancien & le nouveau Testament , que d'entendre des Eclésiastiques , dont la fonction est de porter les homes à l'union & à la paix , se permettre des personalités ofensantes , si opposées aux maximes de l'Évangile. N'y a-t-il pas de l'indécence à s'animer les uns contre les autres , & à se doner en spectacle au public , par des disputes scholastiques , dont l'objet est obscur ou peu nécessaire au salut , ou par des quèrelles aigres & mordantes sur l'explication ou l'antiquité de quelques mots , qu'on peut interpréter en divers sens , sans que la doctrine ou les mœurs en souffrent , ou soient alterées.

Ce défaut dans lequel tombent quelques Eclésiastiques est moins ordinaire à ceux de l'Eglise réformée , qui conoissent mieux le prix de la tolerance & de la modération , qui , graces à Dieu , ont beaucoup gagné dans ce Siècle ; c'est étendre l'empire de la vérité

que de resserrer celui de l'intolérance & de la persécution. Il est certain que les bienséances sont aujourd'hui mieux observées dans les ouvrages polémiques des Protestans; l'on n'y chicane plus sur des points de doctrine peu importans, ou sur des termes ambigus; vétilles qui ne sont propres qu'à jeter dans le trouble, & à augmenter le nombre des incrédules\*. A présent, que nous sommes sous le règne de la raison, on peut les déserter de nous donner un système plus vraisemblable, plus propre aux besoins de l'homme & à le consoler dans ses disgrâces, plus digne de sa destination, plus capable de le conduire au vrai bonheur, que celui qui est renfermé dans l'Evangile; qu'ils le produisent, & nous nous rendrons à l'évidence.

Ce qui doit encore mieux nous engager à ménager ceux qui ne pensent pas comme nous, c'est que s'ils peuvent se tromper nous ne sommes pas nous mêmes infailibles, & qu'il

---

\* Les Incrédules se moquent avec raison d'un langage mystique & raffiné, qui ne présente presque aucun sens; par exemple, le Père SÉNAULT, célèbre Prédicateur Catholique, dit, en parlant des pleurs de MAGDELAINE, *C'est un nuage éclairé du Soleil de Justice, qui se résout en pluie. C'est un rocher frappé par le véritable MOÏSE, qui se déborde en torrens. C'est une terre menacée d'un déluge mêlé de flammes, &c.*

ne nous appartient pas de décider entr'eux & nous. Rien n'est plus propre à éloigner les autres de la vérité & à nous en éloigner nous mêmes, que de s'ériger en Juges dans sa propre cause. D'ailleurs les meilleurs esprits ne voient pas toujours les objets de la même manière ; ils n'aperçoivent pas tous également les conséquences dangereuses des principes qu'ils posent, & rien ne seroit plus injuste, que de leur imputer des sentimens qu'ils défavoient. Il arrive même que ces principes, lorsqu'ils sont abstraits, sont difficiles à entendre, & peut être ne les explique-t-on pas dans le vrai sens de l'Auteur. Dans la fameuse dispute qu'il y eut entre le Docteur ARNAUD & le Père MALLEBRANCHE, sur l'origine & la nature des Idées, M. ARNAUD se plaignoit sans cesse, que le Père MALLEBRANCHE ne faisoit pas son opinion, & qu'il la réfutoit sans l'entendre. Mais qui étoit plus capable que ce Père de critiquer cette hypothèse ?

Une autre chose, qui peut nuire au progrès de la vérité, c'est de faire regarder come un grand mal, ce qui ne l'est pas, & de proscrire come un crime des amusemens légitimes, dont on ne doit condamner que l'abus & l'excès.

Je le répète, & cette répétition est nécessaire : Il est dangereux de prêcher une Mo-

rale trop sévère ou trop relâchée; quand on exige trop des homes il arrive souvent qu'on n'obtient rien. L'impossibilité d'arriver à la perfection est cause, qu'on ne fait aucun pas de ce côté, ou qu'on s'arrête à moitié chemin. Lorsque le but paroît trop éloigné, on ne fait aucun effort pour y parvenir: Ne flatés point les défauts des Homes, mais aussi ne les exagérés point. Si au contraire la morale, est trop relâchée, elle révolte la conscience; on sent qu'une telle morale n'est digne ni de Dieu, qui, en qualité de suprême Législateur, doit punir le vice & récompenser la vertu; ni de l'home, qui étant un Etre libre & intelligent, doit aimer & respecter l'ordre, & pratiquer des Loix qui assurent son bonheur, présent & avenir. Les premiers Chrétiens étoient recomandables par l'innocence & l'austérité de leurs mœurs.

Si c'est une grande faute de farder la Vérité (\*), pour la rendre plus belle, ou de la défigurer

(\*) J. C. anonçoit les plus grandes vérités sans aucune ostentation, sans hyperbole, & avec la plus noble simplicité. Il parloit du ciel come en étant descendu; come un citoïen parle de sa patrie: Loin de vouloir dominer sur les consciences, il déclaroit que son roïaume n'étoit pas de ce monde: Il servoit lui même ses Disciples: Il étoit soumis aux puissances, & n'entroit dans aucunes cabales.



défigurer en la présentant sous un air triste & rebutant ; c'est une plus grande faute de doner ses propres opinions pour celles de l'Evangile , de mêler le mensonge à la vérité , & de l'apui sur des fables , sans fondement , ou qui n'ont qu'un apui fragile & chancelant. Des contes pieux , des traditions incertaines font perdre à l'Evangile son éclat , sa force & sa dignité. On se sert quelquefois des préjugés populaires , pour éfraier les pécheurs & réveiller leur conscience ; on l'endort au contraire , en les éloignant pour jamais du vrai , qui est falsifié & mêlé avec le faux. On prend l'or même pour du clinquant , si vous avés tâché de tromper & d'éblouir souvent les yeux par le mélange de divers métaux. On se défie d'un Charlatan , qui vante come des remèdes infailibles , des drogues incapables de guérir ou de soulager. Un sage Orateur doit éviter la déclamation , & prendre un ton modeste convenable à la Chaire & au sujet : *Il faut quelquefois dire peu , pour persuader beaucoup* , dit un Auteur judicieux , *car , ajoute-t-il , tout devient faux dans la bouche d'un Prédicateur qui a la réputation d'amplifier. L'extérieur n'en impose point au Peuple. Il juge de la doctrine par les mœurs , la conduite & l'exemple. Celui qui prêche la loi , & qui la viole comet une double faute , car it*

*se dérègle lui même, & autorise, par son exemple, le dérèglement des autres.*

Il y a même du ridicule à affecter de faire le sévère avec un visage qui n'a rien que de réjouissant. On s'en rapporte plus à la physionomie du Prédicateur qu'à ses raisons. L'embonpoint ne persuade pas la sobriété & la temperance; un air fier; un ton orgueilleux, ne peuvent me convaincre de la nécessité de la modestie & de l'humilité.

J'ai trouvé d'excellentes réflexions sur le sujet que je traite, dans les sermons imprimés d'un célèbre Prédicateur; voici ce qu'il dit. *Je ne crois point que l'établissement du St. Ministère, les exhortations fréquentes des Prédicateurs soient inutiles & infructueuses, quoi que l'Eglise de J. CHRIST ait beaucoup perdu de son lustre & de sa beauté; je sais que la prédication de l'Evangile reprime les scandales, qu'elle empêche les progrès de l'impiété, & que s'il y a dans cette ville (Genève) plus de lumières, plus de sagesse, & plus de vertu que dans aucune ville du monde, come j'en suis persuadé, je sais qu'on les doit en partie aux soins de ceux qui prechent la Religion; mais disons le, nous réglons l'exterieur & l'apparence; mais nous avons peu de pouvoir sur les cœurs: Nous corrigeons les passions dont on comence à se dégouter, & qui ne sont pas soutenues par le préjugé & la mode; mais les habitudes favorites forti-*

*fiées par un exemple general, nous les ataquons en vain; le torrent de la coutume prévaut sur le torrent de nos discours.* Peut être encore, que ce qui retarde les progrès de la prédication de l'Evangile, c'est que certains Orateurs en font un métier, l'avilissent & se dégradent eux-mêmes, par des défauts & des vices qui les deshonnorent. D'autres Prédicateurs ambitieux étendent trop loin les droits & les privilèges de leur Ministère; ils s'érigent en politiques & en censeurs des Magistrats; sortant des limites du sanctuaire, & ne se bornant pas à diriger les consciences, ils voudroient encore gouverner le monde, imposer des loix aux homes, & changer l'autel en trône (\*). Il est surprenant que l'ambition se glisse & se cache jusques sous le sac & sous le cilice; & que de jeunes Prédicateurs, sur tout, oublient cette excellente maxime de leur divin maître, *sois doux & humble de cœur?*

Souvenez vous toujours Ministres des autels,  
Qu'Ambassadeurs de Dieu vous êtes des mortels.

---

(\*) L'esprit de domination qu'on reproche à quelques Ecclesiastiques, est la source empoisonnée de l'envie & de la discorde. De là sont nées tant de disputes entre le Clergé de France & les Parlemens, qui vouloient resserrer son autorite dans ses bornes légitimes. Le Clergé de Genève est un modèle de moderation, de modestie, de mœurs, d'union, & de paix.

Ils exagèrent & censurent certains abus qu'une saine politique tolère, ne pouvant les réprimer.

Cependant, l'autorité que leur donne leur sacré ministère n'est elle pas suffisante, & si le cœur d'un Prédicateur doit se permettre quelque ambition, y a-t-il quelque chose de plus grand & de plus noble, que d'engager les homes à combattre leurs passions & à triompher des vices & des erreurs ? Une telle victoire n'est-elle pas au dessus de celle des Conquérans ? C'est perdre son autorité que d'affecter d'en faire usage. Et qu'on ne croie pas qu'il soit si facile de porter les homes à être sages & heureux ! Lorsqu'il faut arracher de leur cœur le germe des plaisirs, & de leur esprit les semences des préjugés & de l'erreur ; lorsqu'il faut fermer leurs yeux aux attraits de la volupté, pour les ouvrir sur la beauté de la vertu & de la vérité, l'ouvrage est pénible & très difficile. Il faut parler à l'esprit pour le convaincre, & au cœur pour le persuader (\*). Il faut joindre la force du raisonnement à la douceur du sentiment,

---

\* En effet la vraie éloquence n'est que l'art d'exprimer avec clarté & avec force des raisonnemens solides. C'est l'art de persuader & de convaincre. Toute autre éloquence est indigne de la Chaire. L'Orateur Chrétien ne s'applaudit point de ses succès & s'oublie lui-même.

**pour** régler les pensées & les actions. Mais **pour** réussir, l'Orateur ne doit pas être lui-même au dessous de la dignité de son emploi & inférieur à son sujet ! Il doit conoitre les passions, mais sans en être ému, & les corriger sans les ressentir. Avec une parfaite connoissance du cœur humain & de la morale, le Prédicateur ne doit pas craindre de manquer d'idées; rempli & animé des devoirs de son Ministère, & en remplissant les fonctions avec plaisir, il est l'organe & l'interprète de la vérité & de la vertu : S'il se sert quelquefois du secours de l'imagination & de l'éloquence, c'est de l'or & des pierres précieuses dont-il orne les autels : Il les sanctifie, en quelque sorte, par l'usage qu'il en fait, & ne cache point la disette de son esprit sous de vains & de prophanes ornemens; car les plus beaux Sermons ne sont pas ceux qui sont le plus de fruits.

Le Prédicateur évangélique observe scrupuleusement les bienséances, & ne se permet aucunes équivoques ni aucuns jeux de mots. Point de ces portraits satiriques, qui caractérisent trop bien le pécheur, qui sont que l'Auditeur s'écrie, *une telle, ou un tel en est l'original.* Un Orateur habile sent, come par instinct, ce qui sied ou ce qui ne sied pas, & il éloigne soigneusement de la Chaire, tout ce qui n'est pas de son ressort, & qui

peut blesser l'imagination ou l'esprit. Il n'orne point ce qui ne demande que d'être expliqué ; il fait descendre , sans trop s'abaisser , & fait être clair , précis & simple , sans être bas & rampant ; mais il ne rejette point aussi ces graces naïves & modestes , ces ornemens naturels , qui soutiennent l'attention de l'auditeur ; tantôt semblable à un ruisseau dont l'eau coule lentement & fertilise le rivage qu'il arrose ; tantôt semblable à un fleuve majestueux , dont on admire & dont on se plaît à suivre le cours : L'Orateur Chrétien prend toutes sortes de figures & de formes pour instruire , éclairer & convaincre.

On voit bien qu'un tel succès ne peut-être l'ouvrage d'un jeune Prédicateur , qui se hâte de monter en Chaire , pour se produire en public , & pour y briller. Il veut bâtir , sans s'être donné la peine d'assembler de bons matériaux & de faire un bon fondement ; il n'est pas étonnant , qu'un Edifice élevé , en quelque sorte , en l'air (\*) s'écioule aisément.

---

(\*) Voici ce que dit à ce sujet un illustre & célèbre Auteur ; *on n'est jamais grand parce qu'on se hâte de l'être. L'esprit qui veut paroître briller & s'élever trop tôt s'épuise par son ardeur & se consume par sa propre activité. L'Automne n'a point de fruits par l'empressement qu'on a de cueillir les fleurs du Printems.*‡

Il s'imagine que l'abondance des figures, la richesse des ornemens cacheront la disette de ses connoissances & la pauvreté de son génie; il se trompe; l'art d'en imposer n'est pas toujours celui d'avoir du succès. A travers cette fastueuse éloquence, on découvre la vanité du Prédicateur, son desir de plaire & le vuide de son esprit, qui se manifeste plus encore lorsqu'on s'acoutume à composer rapidement & sans avoir réfléchi avec assez d'attention.

Les Auditeurs de leur côté sont souvent plus attentifs au choix des mots & à leur arrangement qu'à celui des pensées. La forme l'emporte sur le fond. On pardone mieux à un jeune orateur, qu'à un ancien, une ingénieuse superfluité, la pompe des figures, & le luxe des images; on se flatte que ces fleurs se changeront en fruits, & que dans un âge plus avancé, il ne se permettra que des ornemens plus austères, & moins frivoles. Un vol hardi, une heureuse témérité est le défaut d'une éloquence naissante & d'un grand génie, qui sans s'assujettir à un ordre trop méthodique, croit qu'une belle ou bonne pensée tire moins son prix de sa place, que de son énergie, de sa justesse, & de sa propre beauté.

Mais on ne doit guères se promettre de ces esprits froids & stériles, qui ne produi-

sent rien qu'avec peine : Un stile sec, lent & aride, ne sauroit ni plaire, ni persuader ; on apelle quelquefois *justesse*, ce qui est fade & insipide ; & *force*, ce qui est dur & raboteux, & parce qu'on n'est que petit ou médiocre, on condamne tout ce qui est grand & qui s'élève au dessus de nous (\*).

Quelquefois même l'ignorance insulte au savoir ; on méprise l'étude, pour applaudir au naturel. On veut tout devoir à l'esprit & rien au travail, & l'on se séduit soi-même au point de se faire un mérite de sa paresse. C'est ainsi qu'on cherche à aplanir une route difficile & pénible, qu'on dégrade la noblesse de la profession, qu'on se flate que le nom ou la naissance nous prêteront un mérite qui nous manque, & que nous ne nous donons pas la peine de nous procurer. Pour se faire valoir, on se fait une réputation d'emprunt, & l'on tâche d'obtenir, par la brigue & par la cabale, une réputation que nos talens ou nos connoissances nous dénie.

---

(\*) *Le grand art de persuader, dit un illustre Orateur, sera toujours celui de plaire, & l'on ne plaira jamais avec la raison toute seule & dénuée d'ornemens. Il faut présenter le vrai sous l'image du beau, & pour entraîner l'esprit par la force des preuves, il faut commencer à gagner le cœur par les grâces & les charmes du discours. La séduction est bien permise, quand elle conduit à la vérité.*



Au milieu de tous ces écueils, est-il surprenant qu'on fasse naufrage, & que la Prédication de l'Évangile fasse si peu de progrès ? Aussi les aspirans au St. Ministère diminuent-ils chaque jour. Nous avons eû de bons Théologiens & de grands Prédicateurs : Il est à desirer que leur cendre en produise d'autres, & que nous ne soions pas obligés de regretter ceux que nous avons perdus, ou qui, dans les pais étrangers, font honneur à leur Patrie, en remplissant dignement toutes leurs fonctions, qui ne se bornent pas à l'art de la Prédication.

Quelle nombreuse pépinière

D'interprètes sacrés, qui portent la lumière

Dans les climats les plus lointains ;

Disciples de la Foi, venés, Ministres saints,

Fournissés jusqu'au bout cette noble carrière ;

Et de tous leurs devoirs instruisés les humains.

Il seroit fâcheux pour nôtre patrie, si nous étions réduits à rapeller nos concitoïens ; & plus encore si nous étions obligés à solliciter les étrangers, en leur adressant une place au St. Ministère. Nôtre zèle doit se ranimer à la vüe de nôtre disette, nous dont l'abondance a fourni tant d'habiles & de sages Prédicateurs aux Eglises les plus éloi-

gnées (\*); nous qui avons, en quelque sorte sous les yeux de si grands modèles, qui ont su franchir courageusement tous les obstacles & vaincre toutes les difficultés; nous qui sommes témoins, combien on respecte les Pasteurs, qui se rendant eux-mêmes vénérables par leurs mœurs & la pureté de leur doctrine. Je ne vois rien au dessus d'un Ministre de l'Évangile, qui aime sa profession, & qui s'en acquitte dignement. Une noble vocation est bien supérieure aux richesses & aux dignités: Il n'y a point de Conquérant, qui soit comparable à un Prédicateur qui fixe l'attention d'une foule d'auditeurs; qui étend l'empire de la vérité & de la vertu, & qui ne gagne l'esprit & le cœur, que pour les soumettre à la Religion. Si l'on ne fait pas tous les progrès qu'on devoit se promettre, on proteste du moins contre les abus & l'on oppose une digue au torrent des vices.

Lorsqu'on fait réflexion, combien la Religion chrétienne a eu d'obstacles à détruire & à surmonter, avant que de pouvoir s'établir; qu'elle a triomphé de toutes les dif-

---

(\*) Je ne puis m'empêcher de regretter ici M. ACHARD, célèbre Prédicateur à *Berlin*, M. CHAIS, fort estimé à la Haie; M. PATRON, qui prêche avec succès à *Londres*, & plusieurs autres Ministres de *Genève*, que je conois moins particulièrement, mais qui ne sont pas moins estimables.

cultés , & qu'on réfléchit ensuite que cette même Religion , aujourd'hui triomphante , fait si peu de progrès , malgré son authenticité & son excellence , on ne peut qu'être surpris & mortifié (\*). La solution de ce problème paroît difficile : L'Évangile n'a plus à combattre les préjugés des Juifs , les erreurs des Païens ; sa lumière a dissipé les épaisses ténèbres , qui enveloppoient , en quelque sorte , les homes , & malgré sa clarté , quoique la route qui conduit à la vérité soit aplanie , les homes n'avancent pas vers le but ; il semble même qu'ils reculent à certains égards : On ne compte parmi les nouveaux profélites Chrétiens , que quelques sauvages , mal instruits , incertains de ce qu'ils doivent croire , toujours chancelans , parce que leur foi est plutôt sur leurs lèvres & dans leur mémoire , que dans leur esprit & dans leur cœur. Cependant la doctrine chrétienne est prêchée par des Missionnaires zélés & habiles :

---

(\*) On dira les Apôtres étoient aidés du secours puissant des miracles , & nous ne le sommes plus. Il est vrai ; mais ce secours si nécessaire du tems des persécutions a cessé sous le règne de CONSTANTIN , lorsque l'Église étoit paisible & triomphante. Dieu n'a pas voulu continuer ces prodiges , afin qu'il ne fut pas dit , qu'ils fussent l'œuvre de l'autorité , de la flatterie & de la crédulité ; mais l'Évangile a continué ses progrès.

Ils avouent eux-mêmes, que le succès ne répond pas à leurs travaux. Ils se flatoient, il y a quelques années, d'avoir conquis le Roïaume de *Siam* & le vaste Empire de la *Chine*; ces conquêtes leur ont échapé: Le germe même de l'Evangile, qu'ils avoient jetté dans ces contrées éloignées n'a pû prendre racine; des vents contraires, d'affreuses tempêtes, ont étouffé dans leur naissance ces pures semences, & ces Peuples idolatres sont encore dans la nuit de l'erreur.

Les Nations plus éclairées ne profitent guères mieux des maximes de l'Evangile, & des leçons des Prédicateurs: Les TILLOTSON, les ROSSUET, les MASSILLON, les BOURDALOUE, malgré leur éloquence, ont déploré amèrement le peu de succès de leur prédication & le relâchement des Chrétiens. Toutes les Religions, malgré la différence de leurs dogmes & de leur culte, s'accordent à se plaindre de l'indifférence des Chrétiens, de leurs préjugés & de leurs vices: Triste vérité, dont on ne peut presque découvrir la raison.

Qu'on se rapelle les conversions promptes & sincères dont on trouve l'histoire dans l'Evangile, opérées sur des personnes de toute nation & du caractère le plus opposé, conversions en grand nombre & incontestables, on sera surpris de la rapidité de ces pro-

grès , dont les Païens eux-mêmes étoient étonés. L'étonnement augmentera , si l'on réfléchit sur l'ignorance & le peu de génie des auteurs de ces conversions , gens simples & grossiers , & qui s'érigeoient cependant en Précepteurs des Nations : Ils parlent , on les écoute ; l'évidence se fait sentir ; on est convaincu , & l'on est bien-tôt en état de persuader les autres. Un JOSEPH d'*Arimathée*, Docteur Juif ; un DENIS l'*Aréopagite*, Athénien ; un CLEMENT Sénateur Romain , qui étoient à portée de conoitre la vérité , qu'il étoit difficile de tromper , & qui avoient le plus grand intérêt à ne pas l'être : Tout fléchit devant J.C. Les Athéniens eux-mêmes , peuple éclairé , rendent hommage à la vérité ; on la leur anonce , les Idoles tombent & ils adorent ce *Dieu inconnu* , auquel ils avoient élevé des autels , avant que de le conoitre. L'éloquence des sages est confondüe ; les préjugés se taisent , malgré leur antiquité , qui les rend si vénérables ; les doutes & les nuages sont dissipés ; l'autorité se soumet à la raison , éclairée par la Révélation : Les persécuteurs eux-mêmes , témoins de la patience des Chrétiens & de leurs vertus , deviennent leurs disciples & rendent gloire à l'Évangile. Il est vrai que ces progrès admirables ne se sont pas faits sans miracles , & ce seroit le plus grand de tous les prodiges

qu'une doctrine nouvelle, opposée aux passions & aux erreurs les plus anciennes, eût couvert & éclairé pour ainsi dire toute la terre, sans être soutenue par le bras de Dieu; dire le contraire, ce seroit avancer qu'une armée de combattans pourroit être battue & dissipée, sans le secours des armes & par de simples paroles; & quelles paroles! ce n'est point une éloquence fardée & artificieuse, cette pompe de discours qui flatte l'oreille & séduit l'imagination. Les Apôtres portoient le trésor de l'Évangile dans un vaisseau de terre. Leur langage étoit aussi simple que leur doctrine étoit sublime. La vérité seule lui donoit de la noblesse & de l'énergie. Telle est la force & la grandeur de la Religion Chrétienne que son efficacité & ses progrès ne dépendent point des hommes?

L'illustre MASSILLON, excellent Prédicateur, examine en quelque sorte, cette importante question, pourquoi les Ministres de l'Évangile font aujourd'hui si peu de progrès (\*). Voici ce qu'il dit à ce sujet: *Dieu*

---

(\*) Un savant Anglois compte parmi les causes du peu de progrès que fait aujourd'hui la Religion, son antiquité: Il prétend que la révélation, en s'éloignant de sa source perd par degré quelque chose de sa pureté & de sa force; come si ce qui étoit vrai il y a deux mille ans, le sera moins dans quatre mille. La vérité est toujours la même.

*ôte à ses Ministres la force de la parole, en permettant qu'ils l'énervent par des ornemens étrangers, qu'ils la defigurent par les tours ingénieux de l'éloquence humaine, qu'ils la rendent plus belle, mais inutile; plus agréable, mais infuctueuse; que renonçant à son aimable simplicité, ils renoncent par là à son efficace & aux grands succès que Dieu y a attaché, & qu'elle a dans la bouche des Prédicateurs évangéliques; mais la Religion ne peut-être afoiblie, ni deshonorée par l'abus qu'en font les Ministres.*

Cet habile & judicieux Orateur ne tombe-t-il pas quelquefois lui même dans le défaut qu'il vient de reprendre si justement? Pour montrer que les plus grands homes ne sont pas infailibles, je ne citerai que ce seul exemple, tiré mot à mot d'un de ses sermons. On y verra des faux brillans, des antithèses prodiguées mal à propos, & qui font tort à son goût & à son jugement.

*Voilà que le Ciel s'ouvre, que celui qui est Dieu de toute éternité, se fait home dans le tems. Voilà qu'un Dieu sort du sein de sa gloire, pour descendre dans le centre de la bassesse. Un Dieu tout puissant éprouve nos foiblesses & se charge de nos infirmités. Un Dieu impassible fait alliance avec les souffrances. Celui qui est incompréhensible veut bien être compris dans le sein d'une femme, par une nouvelle naissance il est conçu dans la Vierge, sans père, & sans faire injure*

*à la virginité de sa mère. Un Dieu immortel s'assujettit à la mort ; un Dieu tout saint paroît dans une chair pécheresse.*

Je n'aime guères mieux ce que dit M. SAURIN, Prédicateur aussi célèbre que M. MASSILLON : Je vai aussi citer un morceau d'un de ses sermons ; mais il ne faut pas juger de lui par ceci.

*C'est là, dit-il, que l'abominable LAIS tenoit ses assises & qu'elle exigeoit six talens de chacun de ceux qu'elle avoit pû séduire. O Provinces dans lesquelles nous vivons ! O ville dans laquelle nous exerçons nôtre Ministère ; O LAIS ! O LAIS ! qui assistates tant de fois à nos discours, je vous épargne ! L'Orateur auroit encore mieux fait d'épargner cette apostrophe à LAIS.*

J'avoüe que si j'étois Prédicateur je me ferois un scrupule de nommer une courtisane en chaire ; je craindrois de prophaner mon ministère ; mais je craindrois plus encore de tourner la Religion en burlesque, en laissant échaper, à l'exemple de certains Prédicateurs de l'Eglise romaine, des turlupinades, qui avilissent le ministère évangélique. Mr. BERNARD cite une de ces capucinades dans ses Journaux. Un Moine comparoit ST. DOMINIQUE à ADONIS, & ST. FRANÇOIS à CUPIDON. Je crois, pour égaier un peu ce sujet, pouvoir rapporter, après ce célèbre



célèbre Journaliste le morceau suivant. *Vous sâvez, Messieurs, disoit un Curé, que le jour de Paques se fait par trois raisons, la première pour souhaiter les bones fetes aux Auditeurs; la seconde pour leur demander les œufs de Paques; & la dernière pour les faire rire. Pour satisfaire au premier point, je vous souhaite de bons jours à tous; Pour le second, si vous me donés des Oeufs, je les mangerai; & pour le dernier je vous dirai, que je rencontraï bier le gros Grégoire à qui je dis, dis moi, voleur, feras tu toûjours le role de Pilate à la passion?*

Un Ministre de l'Evangile, dit le savant & judicieux ROQUES, qui, après avoir soutenu publiquement & avec zèle, les Verités de la Religion, s'en moque & en plaisante avec ses amis, fait plus de mal à la Religion, qu'un Ministre convaincu de ses vérités & soumis à ses préceptes ne peut lui faire de bien.

Enfin, l'ambition des Eclésiastiques nuit beaucoup aux progrès de la Religion; come ce que je pourrois dire paroîtroit suspect, je me servirai des propres termes du célèbre MASSILLON: Voici ce qu'il dit: *Il y a des Eclésiastiques qui ne doivent qu'à des bassesses profanes, une élévation toute sainte; qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-tems debout dans l'antichambre des Grands, & qui n'auroient jamais été placés sur la tête des homes, s'ils n'avoient*

*rampé lâchement à leur pieds.* Il est vrai que ce reproche ne peut gueres se faire aux Ministres de l'Eglise réformée. Je suis témoin d'une espèce de révolution, qui s'est faite parmi nous dans l'art de la prédication, & je crois qu'il a gagné.

M. de BEAUSOBRE, dans une excellente Préface qu'il a mise au devant des sermons sur la repentance, qu'il a traduits de l'Anglois de l'illustre TILLOTSON, fait quelques réflexions que je crois devoir rapporter, parce qu'elles sont utiles & importantes; les voici :

*Un Prédicateur judicieux ne s'amusera pas à traiter en chaire des questions subtiles, épineuses, infructueuses, dans lesquelles une curiosité excessive & téméraire jette quelquefois les Théologiens, sur lesquelles le Peuple se partage, sans les entendre, & qui ne sont que des sources de disputes & de schismes. Ce n'est pas l'objet d'un Prédicateur Chrétien.* Un Philosophe païen se plaint quelque part, que l'on avoit abandonné l'ancienne philosophie, qui se bornoit à la connoissance des devoirs de l'homme, qui étoit claire & intelligible, pour en prendre une autre, en aparence plus sublime, mais obscure, incertaine & contencieuse. Il observe, que quand on n'étudioit que la première, les hommes étoient gens de bien, mais qu'ils avoient cessé de l'être, à mesure qu'ils avoient voulu paroître savans, & qu'au lieu

d'apprendre à bien vivre, ils n'apprennent plus qu'à disputer. Ce défaut, dit M. de BEAUSOBRE, n'a que trop passé chez les Théologiens, & la Réformation n'en a pas encore purgé nos temples ni nos écoles. Il semble que l'on ne se souvienne plus que les sermons de nôtre Seigneur ne rouloient que sur des leçons de vertu, & non sur des questions curieuses & presque toujours problématiques. Les sermons d'aujourd'hui ne roulent plus sur ces sortes de question: On tâche d'être clair & raisonnable.

On nomme quelquefois *noble simplicité* ce qui est bas & grossier & l'on donne le titre de *forcé*, à ce qui n'est que dur & amer. Il faut rendre la vertu aimable; si on veut la faire écouter avec attention & recevoir avec plaisir.

Un jeune Prédicateur me communiqua un sermon sur le *Péché originel*, où croiant donner des éclaircissements sur ce dogme, il élevoit des doutes, qui le rendoient plus obscur; je le priai de supprimer ce sermon, & il fut assés docile pour suivre mon avis. Un autre Orateur éloquent me montra un sermon, où, au lieu de conseils & d'exhortations à ses auditeurs, il sembloit les censurer, en les injuriant; son discours ressembloit moins à une prédication qu'à une satire. Je le suppliai ou de corriger son sermon, ou de le supprimer; il voulut le réciter, & il offensa

presque tous ses auditeurs. Il reconut ensuite que son imagination l'avoit mené trop loin.

On convient généralement qu'on doit préférer l'art de bien penser, à celui de bien dire, & que lorsqu'on possède bien la matière, il n'est pas difficile de trouver les expressions & les tours les plus propres à l'exposer avec clarté & avec force; cependant, il ne faut pas négliger son stile, parce qu'il peut donner un certain prix aux pensées & augmenter l'impression qu'elles peuvent faire (\*). Un diamant bien taillé en a plus d'éclat, & vaut d'avantage; mais il seroit ridicule de donner plus d'attention à l'arrangement des mots qu'au choix des choses; dans ce sens M. BARBEYRAC avoit raison de dire, dans une préface de la traduction des sermons de TILLOTSON : *Un stile fleuri & guindé, bien loin d'éclaircir les choses, ne fait que les obscurcir; il éblouit plus qu'il n'éclaire. La vérité est étouffée sous les figures.* Mais est-ce une bonne méthode de prêcher de médi-

---

(\*) On doit prendre garde de ne pas donner à une preuve plus de force & d'étendue qu'elle ne doit naturellement en avoir: Il faut aussi que les expressions rendent nettement & fidèlement la pensée & faire attention qu'elles ne fassent point naître d'idées accessoires, qui affoiblissent l'idée principale & éloignent l'effet qu'elle est destinée à produire.

tation ? S'il m'est permis de dire ma pensée, je ne le crois pas (\*). Il y aura toujours plus de pensées, d'ordre, de précision & d'élégance, dans un discours qu'on aura écrit avec réflexion & à loisir, que dans un autre dicté par son zèle & par sa mémoire, où l'on est forcé de prendre sans choix les premiers mots qui se présentent. On voit de jeunes Prédicateurs, qui ont peu étudié l'Ecriture sainte, & qui ne connoissent ni le monde, ni le cœur humain, usurper une sorte de réputation par l'hyperbole & l'enflure de leur stile.

En relisant cet Essai je me suis aperçû que j'ai beaucoup cité, quoique les citations me coutent plus que mes propres pensées; mais j'ai crû, dans un sujet aussi important & aussi délicat, devoir préférer les sentimens d'autrui aux miens, & me défier de mes foibles lumières; elles n'ont aucun poids; au lieu que celles des auteurs célèbres sont autorité & sont presque regardées come des oracles.

---

(\*) De grands & célèbres Orateurs ne sont pas de ce sentiment, ce qui fait que je ne propose le mien qu'avec timidité: Voici ce que dit sur ce sujet M. de BEAUSOBRE: „ La présence d'un Auditoire „ attentif, donne souvent à de beaux génies, maîtres „ de leur matière & de leurs expressions, une nouvelle force à leur esprit & un nouveau feu à leur „ imagination.

J'aurois encore à m'acuser de quelques répétitions qui viennent d'un défaut de mémoire; mais peut être seront elles utiles, parce que les pensées qui semblent les mêmes, sont exprimées différemment, & ce qui ne feroit pas impression sur certains esprits, peut en faire, étant exposé sous un autre jour: Les Prédicateurs sentent mieux que moi la nécessité de varier les tours & les expressions; ce qui me fait croire qu'un stile trop coupé & trop ferré ne convient pas en Chaire, parce que les idées qu'il renferme ne font presque que glisser sur l'oreille.

Puisque j'ai pris la liberté de dire ce que je pense sur ce sujet, je crois devoir ajouter, avec la même franchise, qu'il me semble que M. D'ALEMBERT, dans son article sur *Genève*, inferé dans l'Encyclopédie, ne rend pas justice aux Ministres de *Genève*, lorsqu'il insinue, qu'ils n'insistent pas assez sur les preuves de la Religion Chrétienne. Ils en ont démontré la vérité dans plusieurs sermons & dans plusieurs livres excellens, de manière à convaincre les incrédules les plus obstinés. Ils n'ont jamais varié sur la Doctrine. A cet égard, il y a entr'eux la plus parfaite union, & l'on n'en loue pas moins la pureté, que celle de leurs mœurs (\*). Si

---

(\*) M. D'ALEMBERT, & M. de VOLTAIRE dans

On a quelques doutes sur quelques points peu nécessaires au salut, on garde sagement le silence; mais l'on parle avec force & énergie de tout ce qui peut corriger & instruire.

Il se présente ici quelques questions, que je ne ferai que proposer; c'est aux gens du métier auxquels il appartient de décider. On demande d'abord, si le Prédicateur, qui est appelé au service d'une Eglise, doit, en commençant sa carrière, prier publiquement Dieu de lui prêter les forces nécessaires pour la fournir avec succès, & bénir les prémices de son Ministère. Quelques personnes, peut-être trop délicates, croient que le Prédicateur Chrétien doit s'oublier lui même, lorsqu'il parle en public & laisser le succès de la prédication à Dieu, en faisant ses efforts pour la rendre salutaire.

Une autre question, que je ne ferai de même qu'indiquer, c'est de savoir si le Prédicateur fait bien ou mal de prendre son

une lettre manuscrite adressée à M. l'Evêque d'*Ancy*, en Savoie, rendent justice à notre Clergé sur ses mœurs, sur sa tolérance, & sur la parfaite union qui subsiste entre tous les membres de cet illustre Corps. Pour savoir ses sentimens sur la Religion Chrétienne, il n'y a qu'à lire les excellentes Thèses du célèbre ALPHONSE TURRETTIN, & le Traité sur la Religion Chrétienne, par M. le Professeur VERNET.

sermon & de le lire, quand il manque de mémoire (\*). Il me semble que ce problème est facile à résoudre, si l'on fait attention au but de la prédication, qui est d'éclairer & de convaincre; or, un Orateur, qui manque de mémoire, s'éloigne souvent du but: Il chancelle, perd la tréfontaine; il se trouve dans un labyrinthe dont il a perdu le fil. Il remplit le vuide du discours, par des mots qui n'ont aucun sens, & lorsque le guide s'égare, celui qu'il conduit se trouve en pais perdu. Le Prédicateur ressemble alors à un Pilote, qui n'a plus de boussole & qui est le jouet des vents. L'auditeur souffre alors toute la peine que l'Orateur a peut-être voulu s'épargner, en négligeant d'étudier son discours. Il se met lui même à son aise, & il y remet les autres en lisant son sermon, ainsi que le font les Prédicateurs anglois. Le don de la mémoire n'est pas donné à tout le

---

(\*) Il est très difficile de retenir ce grand nombre de pensées & d'expressions, qui composent un sermon; la mémoire est alors come un vase qui se remplit trop. Un jeune Prédicateur aiant manqué de mémoire, on lui dit, vôtre sermon est bon; il auroit paru meilleur, si vous n'eussiez pas manqué de mémoire; ce qu'on récite fait plus d'impression que ce qui est lû. Ma mémoire, répondit-il, m'a joué un tour & je lui en ai joué un autre, en prenant mon papier.



monde, & ce n'est pas un défaut de n'en pas avoir : Peut-être l'Auditeur gagneroit-il, si l'on mettoit à composer un sermon, le tems qu'on met à l'apprendre.

L'ordre, lorsqu'il est naturel, contribue beaucoup à retenir un discours, pourvû qu'il n'y ait pas trop de divisions. Les pensées sont alors interrompues & la chaîne qui les lie entr'elles est come brisée. D'ailleurs cette exactitude scrupuleuse empêche que l'Orateur ne prenne l'effort; elle l'affervit à une méthode qui fatigue l'Auditeur, sans exciter son attention. Il croit deviner, ou savoir déjà ce qu'on lui annonce, & il s'endort.

On retarde quelquefois les progrès de la vérité par l'obscurité des pensées & des expressions. Ce qui n'est pas clair ne peut éclairer. On peut aussi les retarder par la bassesse des idées, des images, ou des paroles (\*). *Je suis*, dit l'Abé de ST. PIERRE,

---

(\*) „ Ne confondons point, dit M. BARBRYRAC,  
 „ come font quelques uns, le stile bas & rampant,  
 „ ou fort négligé, avec un stile simple, mais pur &  
 „ noble. Les Prédicateurs grossiers, qui ne veulent  
 „ pas même se donner la peine d'apprendre leur lan-  
 „ gue & qui foulent aux pieds les loix du langage,  
 „ come celles de la raison, ne sont pas moins bla-  
 „ mables, que les Prédicateurs trop fleuris & éfé-  
 „ minés. C'est peut-être ce qui fait qu'un excellent  
 „ Prédicateur, n'est guères moins rare que le  
 „ Phénix.

*de l'avis de ceux qui demandent dans un sermon, un stile figuré & orné, pourvu que les figures & les ornemens soient convenables aux sujets, aux lieux, aux personnes.*

Cet Abé cependant, home d'esprit & judicieux, étoit ennemi du clinquant & d'une parure étrangère. Il desiroit aussi, que les sermons ne durassent qu'une demi heure, ou trois quart d'heure au plus, crainte de lasser & de fatiguer l'attention.

Si la Prédication de l'Evangile ne fait pas tous les progrès qu'elle devrait faire, ce n'est pas toujours la faute des Prédicateurs. On ne les écoute pas quelquefois avec les dispositions convenables. *Ils consomment la meilleure partie de leur tems, dit l'un d'eux, ils prennent beaucoup de peine pour composer des discours, propres à édifier, à instruire, à avancer le salut de leurs auditeurs; mais à qui les débitent-ils? A des gens qui ne daignent pas les écouter, ou à des gens dont quelques uns ne les écoutent, que pour en faire le sujet de leur satire.*

*Jamais peut-être on ne fut plus difficile qu'on l'est aujourd'hui: La moindre faute de langage, une prononciation vicieuse, un mot mal placé, il n'en faut pas d'avantage pour révolter des auditeurs d'un certain caractère; vous diriez qu'ils ne vont au sermon, que come ils vont à la Comédie, pour s'amuser, plus que pour s'ins-*

*fruire, ou pour entendre un discours qui flate l'imagination & l'oreille. Quelque bon qu'il puisse être d'ailleurs, s'il est dénué de certaines graces extérieures, on ne le goûte plus. Il ne produit plus aucun effet; il semble que l'unique but qu'on se propose est de goûter le plaisir que peut procurer une pièce d'éloquence. Une liqueur est elle moins précieuse pour être présentée dans des vases de terre. Les vérités sublimes qu'annonce le Prédicateur Chrétien, perdent elles de leur grandeur & de leur force par la foiblesse de ceux qui en sont les organes ou les interprètes? Quels plus grands objets que la grandeur de Dieu & le néant de l'homme.*

Si l'on considère le nombre & l'étendue des fonctions d'un Pasteur, on verra combien il est difficile, combien même il seroit dangereux de consumer tout son tems à composer & à limer des sermons. Un peu plus ou un peu moins de pureté de stile, de graces ou d'éloquence, ne doit pas influencer sur le succès des Prédicateurs: Il suffit que la morale & la doctrine soient bones. L'un conduit au Ciel par un sentier doux & agréable, l'autre par un sentier moins uni & plus raboteux; mais les Prédicateurs Chrétiens ont tous le même but.

Je ne suis pas du sentiment de M. D'ALEMBERT, qui borne trop le succès de la Prédication: Voici ce qu'il dit dans sa ré-

ponse à M. ROUSSEAU, Citoyen de Genève.  
*Demandés à nos Prédicateurs les plus fameux, combien ils font de conversion par an; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siècle, encore faut-il que le siècle soit bon; sur cette réponse leur défendrés vous de prêcher & à nous de les entendre?*

Je suis persuadé que M. ROUSSEAU lui répondroit non, Monsieur; lors même que les Prédicateurs ne feroient qu'une ou deux conversions par siècle, ils feroient toujours fort utiles; mais j'espère mieux de la beauté, de l'excellence de la vérité & de la vertu, de l'amour que les homes ont naturellement pour elles, de la force même de la vraie & de la folide éloquence. Je ne puis me persuader, que les bons Prédicateurs de l'une & de l'autre Religion, soit la Catholique, soit la Réformée, ne fissent pas plus de fruit sur le cœur & l'esprit de leurs Auditeurs. Mais qu'il me soit permis de le dire, je pense, & je crois qu'après un mur examen, toute personne judicieuse pensera come moi, que la Religion protestante, par sa simplicité, sa pureté, sa conformité avec les lumières de la raison est plus propre a operer des conversions que la comunion Catholique, qui done trop à l'extérieur, & dont les vérités sont come étouffées par la multitude des dogmes, des rites & des cérémonies.

Pour la morale des deux Religions, elle est à peu près la même (\*). Elles combattent les vices avec les mêmes armes, & à peu près avec le même succès. Même peinture de la beauté de la vertu, & de la difformité du vice.

J'ai dit que la méthode de prêcher, de méditation avoit ses inconvéniens ; en voici une preuve.

*Je viens de prêcher pour la première fois, écrit l'Abé de CHOISI à l'Abé de DANGEAU : J'ai dit ce que j'ai pû ; mais ce qui me plait, c'est que je n'ai point eu peur, & je n'ai point dit servilement, mot à mot ce que j'avois écrit. J'ai dit beaucoup de choses que je n'avois point écrites, & c'est la manière que je veux suivre ; on n'a point peur de manquer ; les périodes, il est vrai, n'en sont pas si quarées, mais souvent le stile naturel, est plus touchant que l'étudié ; & il ne faut que toucher. Malheur au Prêcher, qui veut plaire à l'esprit, & qui néglige le*

(\*) Il faut cependant convenir que le système de la morale tient beaucoup au dogme & en prend quelque teinture : Ce qui met quelque différence entre la morale des Catholiques & celle des Réformés. La morale des Catholiques a quelque chose de plus dur, de plus sévère & de plus sombre : Celle des Réformes, moins austère, compatit d'avantage aux foiblesses de l'homme, & ne considère pas moins la bonté de Dieu que sa justice.

*cœur ; qui fait de la prédication une représentation théâtrale , pleine de mots & vuide de choses.* Mais cette méthode , de prêcher par méditation , ne réussit pas également bien à notre nouveau Prédicateur.

*Je ne prens plus la peine, poursuit-il ailleurs, de vous dire , quand je prêche , ou quand je ne prêche pas. Quand on est rompu à un metier , on ne s'en fait plus de fête ; cependant à dire le vrai , j'ai pensé manquer aujourd'hui. J'ai oublié tout à fait le commencement de mon premier point. Qu'ai-je fait ? J'ai battu la Campagne. J'ai redit en d'autres termes , un peu plus familiers , ce que je venois de dire d'un stile sublime , & ainsi , en plotant , j'ai rattrapé ce que j'avois à dire. Quelques conoisseurs auront sué pour moi , mais tous ne le font pas , & la plupart des Auditeurs ont aplaudi & se sont écriés : Il prêche bien !*

Je crains fort que l'on ne dise tout le contraire de cette longue lettre , malgré la variété des choses , & quoi que j'aie appuyé mon sentiment sur des autorités respectables (\*) ;

---

(\*) On ne manquera pas de dire qu'il se trouve dans cette lettre bien des choses qu'on peut trouver ailleurs ; mais j'épargne du moins à mes lecteurs la peine de les chercher. J'avoüe encore , que je me défierois fort des pensées que personne n'auroit eu avant moi , & qui auroient échapé à d'habiles écrivains , qui ont traité la même matière.

mais il y a des personnes qui ont l'art malheureux de n'être jamais contentes. Heureusement, elles ne sont pas infailibles, non plus que moi, & si cette lettre a ses critiques, j'espère qu'elle aura aussi ses approbateurs. L'un dédomage de l'autre.

Je crois l'avoir déjà dit, mais qu'il me soit permis de le répéter; la profession de Prédicateur est noble, & je n'en conois point de plus utile; mais aussi je n'en conois point qui ait de plus grandes difficultés. L'Orateur a-t-il des talens & de l'esprit, mais un organe ingrat, qu'il n'a pu ni fléchir ni corriger, on ne lui tient presque pas compte ni de ses efforts, ni de son génie, ni de ses conoissances; on veut qu'il fasse l'impossible, & qu'il parvienne à une perfection à laquelle il ne peut atteindre.

Lors même, que par une espèce de miracle il y seroit parvenu, il trouveroit encore des critiques. Prêche-t-il sur des matières qui exigent quelque attention, on la lui refuse & on l'accuse d'être abstrait & obscur. S'il traite un point de doctrine ou de morale plus clair, plus à la portée de tous ses auditeurs, on dit qu'il done dans les lieux communs, & que son sermon n'est qu'une fade compilation, sans réfléchir que les vérités les plus utiles & les plus certaines sont précisément celles, qui sont le plus conues, qui

qui sont déjà venues dans l'esprit de ceux qui savent le mieux raisonner : La Vérité est bien ancienne, puisqu'elle tire son origine de Dieu même.

On veut qu'un Prédicateur, obligé par ses fonctions de prêcher très souvent, soit toujours également profond, exact, éloquent; qu'il ne se néglige jamais; sans penser qu'il est forcé de composer dans des momens, qui ne sont pas toujours également favorables; que les sujets eux-mêmes, ne peuvent pas être tous également intéressans & du goût de l'Orateur, ou de ceux qui l'écoutent; qu'il est souvent interrompu par des devoirs indispensables, aussi nécessaires que ceux de la Prédication: Enfin, malgré ses soins & tous ses efforts, ceux à qui elle seroit le plus utile, ou qui du moins seroient les plus capables d'en juger & d'en profiter sont précisément ceux qui en profitent le moins.

On ne fait pas réflexion que le culte public est nécessaire pour contenir les homes dans les bornes d'une même foi; autrement chacun se feroit une Religion à part & à sa mode. Bientôt, la diversité d'opinions seroit cause, qu'on tomberoit dans l'incertitude & le relâchement; n'ayant plus de guide, ni de règles, on s'égareroit loin de la vérité & de la vertu; les passions n'auroient plus de digues, & ce torrent impétueux entraineroit

tous



sous les homes dans le précipice. Il faut un frein aux sentimens come aux mœurs. Il faut quelque chose qui frape les sens ; une instruction qui passe de l'oreille au cœur & à l'esprit, qui puisse l'éclairer, le toucher & le convaincre.

Suprimés entièrement la prédication & le culte public, vous verrez bientôt la lumière s'éclipser, & les ténèbres prendre sa place. L'ame n'a pas moins besoin d'une nourriture spirituelle, que d'une nourriture corporelle ; on le voit, on le sent par expérience. Demandés aux personnes, qui ont éprouvé cette affreuse disette, dans quelle désolation étoit leur ame ? N'ont ils pas abandonné leur patrie, leurs parens, leurs amis, leurs biens ; n'ont-ils pas même exposé leur vie, pour chercher ce pain céleste dans une terre étrangère, à travers mille dangers ? N'ont-ils pas préféré aux délices de l'Egypte de triste déserts, & une vie errante & miserable, à l'héritage de leurs pères, à l'abondance d'un pais fertile & à un climat fortuné ? Quel sacrifice ! Ils immoloient la victime, en pleurant sur elle. Cette manne sacrée, qui tombe à leurs pieds, les dédomage de tout. Le Temple de l'Eternel est devenu leur palais, leur retraite, leur domicile ; c'est une seconde patrie, qui leur est d'autant plus chère, qu'ils y ont placé leur cœur : C'est là où est

leur trésor d'autant plus précieux que la mort même ne peut le leur ravir (\*); & l'on ose encore nous demander si la prédication est utile. Ecoutez-la avec attention, & jugés.

Mais si l'on veut qu'elle ait plus de succès & qu'elle produise des fruits salutaires, il ne faut pas se borner, come font quelques Prédicateurs, tirer toutes leurs preuves des lumières naturelles (\*\*). Come ils sont supposés parler à des Chrétiens, & non à des Incrédulés; pour qui les preuves tirées de la Révélation seroient sans force & une pure petition de principes, il faut que les Prédicateurs aient leurs raisonnemens sur des

(\*) J'ai connu plusieurs de ces illustres & généreux Réfugiés, qui pénétrés de charité pour leurs persécuteurs, n'ont jamais declamé contr'eux & faisoient encore des vœux pour la patrie qu'ils avoient été forcés de quitter. Ils croioient qu'on peut faire plus de bien à la vérité par la modération que par la violence; & qu'il y a de la sagesse de ne rien faire & ne rien dire avec arrogance & dans un esprit de parti. Eloignés de toute dispute, ils ne répondoient jamais à leurs adversaires avec aigreur.

(\*\*) On croit avoir démontré dans l'essai sur la nécessité de la Révélation, que les lumières naturelles sont insuffisantes, très bornées, & toujours mêlées de quelques défauts. Une nuit obscure, qui n'est éclairée que par des éclairs & de fausses lueurs, voilà l'état où étoient les homes avant la venue de J. CHRIST. Voyez le Journal, Helvétique d'octobre 1759, & celui de Janvier 1760.

passages de l'Écriture sainte, bien appliqués. Il y en a plusieurs, qui sont véritablement sublimes, & dont on devoit faire usage pour leur beauté & leur énergie, quand on ne le feroit pas à cause des vérités sacrées qu'ils renferment. La morale même ne sauroit avoir de plus solides fondemens que les dogmes bien expliqués. Que l'on dise, par exemple, *le cœur, en changeant de passions, ne fait que changer de supplice, on peut ne plus sentir les disgrâces & les malheurs, on sent toujours les infidélités & les crimes. Tout manque à l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer. Si vous acordés tout à votre vengeance votre ennemi ne refusera rien à la sienne. Vous lui donés sur vous le même droit que vous usurpés sur lui. Ces maximes sont belles, elles sont vraies. Mais le sont elles plus que celles-ci, tirées de l'Écriture sainte : Il n'y a point de paix pour le méchant : Il fait une œuvre qui le trompe. Le monde passe, & ses faux biens ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. A moi appartient la vengeance, & je la rendrai dit le Seigneur.* La peinture de la félicité éternelle réservée aux fidèles, est propre à toucher le cœur, à le corriger de ses passions, à le ramener à la vertu, à le consoler des disgrâces de la vie, & à lui faire regarder la mort sans éfroi : L'homme est fait pour le bonheur ; il le cherche sans cesse ;

372 JOURNAL HELVETIQUE  
il n'y a qu'à lui montrer les vrais moyens  
de l'aquerir.

GENÈVE.



S U P L E M E N T  
À L'ESSAI SUR LE SERMENT\*.

Dieu rompt tous les liens d'un serment téméraire  
Qui voudroit en vain nous unir.  
La crainte & la terreur, qui me le firent faire  
Me dispense de le tenir :

*Dit un Antant infidèle.*

**O**N a vû, dans un Essai précédent, ce qu'e  
c'est que le serment, quelles obligations il  
nous impose, & quelle étendue on doit lui  
doner. Je me propose d'examiner dans ce-  
lui-ci, si un serment injuste & téméraire,  
un serment extorqué par la fraude, ou par  
la violence, est obligatoire?

Nos devoirs sont subordonnés les uns aux  
autres, & l'un ne peut nous dispenser des  
autres; ainsi tout citoyen, qui fait un ser-  
ment contre le bien & la sûreté de sa patrie,  
ne sauroit l'accomplir, sans manquer à un  
devoir essentiel. Ainsi CARIOLAN, qui dans

---

(\*) Voyez le Journal Helvét. de Juin 1760:

les premiers mouvemens de sa vengeance, jure aux Volsques de faire la guerre aux Romains leurs ennemis & de détruire Rome, fit un serment injuste & téméraire, puisqu'il étoit contraire à une obligation primitive, qui lui imposoit le devoir de défendre sa patrie. Ainsi un Chrétien, qu'on force par la violence des tourmens d'abjurer & de renier sa Religion, est absous de ce serment par Dieu même, auquel il a juré, dès sa naissance, une fidélité inviolable : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux homes (\*)*.

Pour un serment extorqué dans l'yvresse, ou par la ruse & par la fraude, qui ne voit qu'il est nul par lui-même ? Un serment fait dans un état où l'esprit ne jouit point de sa liberté, & ne fait, ni ce qu'il fait ni ce qu'il dit, ne peut être obligatoire : On peut dire, *Ma bouche fit serment, mon cœur ne la point fait.*

A l'égard d'un serment arraché par la fraude, ou par la surprise, il ne peut être valable, puisqu'on nous a trompé, ou par des promesses, ou par des raisonnemens captieux & à double entente; mais ceux qui tendent ces pièges, n'en sont pas moins coupables; ainsi on ne peut que condamner la supercherie de l'Empereur

---

(\*) Cette Remarque doit faire sentir combien l'intolérance & la persécution sont criminelles.

CHARLES V, qui sur l'équivoque d'un mot allemand, qui avoit deux sens, engagea le Landgrave de *Hesse Cassel*, a le venir voir & le fit arrêter.

GROTIUS & PUFFENDORE conviennent unanimément, qu'un serment n'oblige point, si celui qui a juré a été séduit, ou s'il n'a pas la liberté de faire autrement. C'est un acte d'Idolatrie, si on veut vous forcer à fléchir le genou devant une Idole. Tout acte forcé est illicite par lui même, puisqu'il ôte à l'homme son privilège le plus naturel, le plus juste, & le plus précieux, qui est la liberté de se déterminer par lui-même; à moins que le serment ne soit imposé par le Magistrat, ou un Juge légitime, qui a le droit & le pouvoir de le prescrire.

*Nous reconnoissons*, dit l'illustre SAURIN, Ministre à la Haie, avec le plus grand nombre des Casuistes de tous les tems & de tous les lieux, que le serment de faire une chose illicite n'oblige point. Qu'on sache, dit PHILON, que celui qui fait une action injuste, parce qu'il l'a jurée, bien loin de garder en cela la foi du serment, le renverse entièrement. Quelle conduite, dit CICERON, que celle d'AGAMEMNON; il avoit fait vœu de sacrifier à DIANE ce qui naitroit de plus beau cette année là, dans son Roiaume, & il lui sacrifia IPHIGENIE, sa propre fille; promesse qu'il auroit dû violer

plûtôt que de comettre une action si noire. Il en fut de même d'IDOMENE'E, qui avoit fait vœu à NEPTUNE, de lui immoler la première personne qu'il verroit en abordant sur le rivage de son Roïaume, si la tempête s'apaisoit, & qu'il put arriver à l'Isle de Crète; la première personne qu'il vit, ce fut son fils unique, & l'histoire dit, qu'il eut la cruauté de l'immoler.

Le devoir du serment n'est pas plus saint pour nous, que les sacrés devoirs & de Père & d'Epoux.

La nature & l'himen, voilà les loix premières;  
Les règles, les liens, des Nations entières;  
Ces Loix viennent de Dieu, le reste est des humains.

V O L T A I R E.

Une Question fort délicate se présente naturellement ici : Est-on obligé de tenir le serment, que dans la passion, on a fait à une fille de l'épouser ? Si, cette Fille est vertueuse, & qu'elle n'ait cessé de l'être, que parce que nous l'avons séduite, qu'elle a compté sur nôtre bone-foi, & sur nôtre probité & par tendresse pour nous, la promesse que nous lui avons faite doit être inviolable, & ce seroit une noire perfidie, que d'abuser de sa confiance & de sa foiblesse, pour la tromper & la perdre. Les raisons tirées de son état, de sa pauvreté, de sa naissance &

de la nôtre, ne font que de vains prétextes. Puisque la différence de fortune ou de condition ne nous a pas empêché de la trouver aimable & d'avoir comerce avec elle, elle ne doit pas nous empêcher de réparer le tort que nous avons fait à sa réputation, en la privant de son innocence & en l'exposant au mépris, pire que la mort. C'est bien pis, si elle a des gages de nôtre amour: Que deviendront des enfans, si nous refusons d'être leur père & d'en prendre la qualité? Qui aura soin de leur éducation, de leurs mœurs & de leur conduite? Qui pourra les élever? Sera-ce une fille ou une Femme, que nous aurons plongée dans la honte & le désespoir, & qui a assez de peine à veiller sur elle même & à pourvoir à ses propres besoins? N'est-elle pas assez infortunée, sans ajouter encore à ses propres malheurs, ceux de ses Enfans? Est-il juste que des innocens portent la peine des coupables?

JUVENAL attribuoit les maux des Romains à leurs parjures; *Il y a des Gens, dit-il, qui attribuent tout au hazard; ils croient que le monde n'est gouverné par aucun maître; & que la nature seule règle les vicissitudes des jours & des années; c'est pour cela qu'ils portent leurs mains sacrilèges jusques sur les autels, & que les Dieux les punissent.*

Le serment est un acte religieux dont Dieu



est le témoin & le vengeur (\*). Nous ne pouvons l'é luder , sans crime & sans provoquer son couroux. *L'honête-homme*, dit CICERON , *ne fera jamais rien contre son serment ; il se souviendra que Dieu même en est le Juge , & qu'il en punira sévèrement l'infraction. L'infamie*, dit-il encore , *est la peine atachée par les homes au parjure ; mais les Dieux le punissent d'une ruine totale.*

TITE-LIVE , n'est pas moins énergique sur ce sujet ; voici ce qu'il dit , en comparant les mœurs des Romains de son tems , avec celles de leurs ancêtres : *On n'étoit pas encore parvenu à ce point d'indifférence pour la Religion , où l'on est parvenu aujourd'hui. On ne se donnoit pas la licence d'interpréter les loix & le serment , selon son inclination & ses intérêts (†) ;*

(\*) Un Espagnol , aiant terrassé son é nemi , & lui tenant son épée sur la gorge , lui fit promettre , en lui promettant la vie , de faire ce qu'il lui diroit ; son adversaire fit serment de l'exécuter : L'Espagnol lui ordona de *renier Dieu*. La crainte de la mort , lui arracha ce parjure , alors l'Espagnol le tua , afin , dit-il , qu'il ne put jouir ni de la terre , ni du ciel. Quelle terrible vengeance !

(†) Oserois-je citer ici des Vers attribués à un grand Prince ? Les voici ; on ne peut mieux s'ex primer.

*Tant que la bone foi fut l'ame des traités ;  
Les pactes , les sermens ont été respectés ;*

*mais on régloit ses mœurs & sa conduite sur les loix & sur son serment. Il n'appartient qu'à un Impie de dire, les Dieux se jouent des sermens, come les enfans se jouent des osselets.*

On ne se moque pas impunément de la Divinité qu'on prend à témoin de ses vœux, de ses promesses & de son serment. Si les païens respectoient le nom & l'autorité de leurs faux Dieux, qu'ils prenoient pour juges & pour arbitres de la vérité de leur serment & de la sincérité de leurs intentions, quel respect ne devons nous pas avoir pour la puissance & la sainteté de nôtre Dieu, qui lit dans nos cœurs & conoit nos pensées les plus secretes; lorsqu'en sa présence, & prosternés devant son Tribunal, nous nous soumettons a sa vengeance si nous prévariquons, & que nous violons nôtre serment? N'en doutons point; une infraction si audacieuse, si sacrilège, ne demeurera pas impunie. On ne l'atente pas en vain. JOSUE' ne crût pas que rien pût le dispenser de la promesse qu'il

*Mais bientôt l'Interêt corrompant la droiture*

*Amena l'artifice & même l'imposture.*

*Tout pacte eût un sens louche & put s'interpréter,*

*Tout traité fut suspect & devint un problème*

*La fraude sur son front posa le Dialème.*

*Des crimes dont le peuple est puni par les loix,*

*Devinrent des vertus appartenant aux Rois.*

avoit faite aux *Gabaonites*, au nom du Seigneur, quoi qu'ils l'eussent trompé; SAUL qui se crut en droit d'y manquer, fut puni par la perte de son Roiaume, par celle de sa vie & par la destruction de sa famille.

Il faut donc être extrêmement attentif sur la nature du serment, pour savoir s'il n'est point opposé à d'autres obligations, & si on peut les remplir. Il ne faut jamais faire de juremens; ni de sermens sans une extrême nécessité.

Le crime les trahit, la vertu s'en offense.

S'il est vrai ce que l'on publie, qu'on ne puisse entrer dans la Confrairie des *Francs-Maçons*, sans faire serment, d'en observer les Statuts, qu'on ignore, il me semble que ce serment est téméraire & contraire au bon ordre. On ne doit point jurer sans savoir la force & l'étendue de ses obligations.





## S U I T E

## DES REFLEXIONS D'UN SOLITAIRE.

**J'**AVERTIS d'abord , qu'en écrivant ces réflexions je n'ai pour but que de m'amuser ou de m'instruire ; si j'ai le bonheur d'amuser ou d'éclairer quelques lecteurs ce sera un double avantage. Un autre avis nécessaire , c'est que je profiterai de tout ce que je trouverai de bon ailleurs ; je n'ai pas aisés d'amour propre pour me flatter que les plus belles fleurs & les meilleurs fruits ne croissent que dans mon fond. Ce qui est bon ou beau appartient à tous ceux qui l'ont en faire usage , ainsi que la lumière du soleil éclaire tous ceux qui ont des yeux. Si je ne cite pas toujours quels sont les auteurs , qui me fournissent quelque matériaux pour élever mon édifice , c'est que j'ignore leur nom , ou que je l'ai oublié. On vous donne une pièce d'or ; examinés-la , éprouvés-la à la coupelle ; si le métal est bon , peu vous importe de savoir quelle est la main dont vous le tenés.

On me dira encore , que les vérités que je raporte ne sont pas toutes nouvelles : En sont elles moins précieuses , ou moins importan

tantes ? La vérité est bien ancienne, puisqu'elle a Dieu pour auteur. Il est presque aussi difficile que ces réflexions soient toutes également bons, qu'il le seroit qu'elles fussent toutes également mauvaises (\*).

L'Incrédule veut se faire valoir par la vaine ostentation d'un génie vaste & étendu, mais est il permis de se faire admirer aux dépens de la gloire de Dieu ? Doit-on employer ses bienfaits contre lui même ? Le peut-on avec succès ? Home insensé, avés vous pû concevoir que Dieu puisse être petit devant vous ; & que vous puissiez être grand devant lui ? Votre esprit, qui se resserre, est come forcé de reculer à la rencontre du moindre objet, qui se refuse à ses recherches. A-t-il la témérité de faire de Dieu un Atome, & d'un Atome un Dieu ?

Depuis quand une superbe ignorance est elle devenue la mesure d'une science infinie, & une extravagance sans exemple la règle d'une souveraine sagesse ? Nous appartient-il de censurer le plan & les œuvres du Tout-

(\*) HENRI IV, disoit à l'Ambassadeur du Roi d'Espagne : *Quoi donc ! votre Maître n'a-t-il pas assez de vertus pour avoir des de'vants ?* Mots d'un grand sens, assez semblables à ceux-ci du Lord BOLINBROKE, qui, quoi qu'enemî de MALBOUROUG dit en parlant de lui, *Malbouroug avoit de si grandes qualités, que j'ai oublié ses défauts.*

Puissant, & d'oser lui donner des Conseils ; nous voudrions le faire agir comme nous agirions nous même : Au lieu de nous élever jusques à lui, nous avons la hardiesse de l'abaisser jusques à nous. L'Être, qu'il a tiré du néant, à la folie d'appeler devant son tribunal l'Auteur de son existence !

Les spéculations métaphisiques ne détruisent pas les faits, mais les faits montrent ; à n'en pouvoir douter, la vanité des spéculations métaphisiques. *Cela me paroit impossible, donc cela n'est point*, dit l'incrédule ; mauvais raisonnement ; en voici un bien meilleur : *Cela est ; donc cela n'est pas impossible*. Peut-on nier les preuves de fait ?

Aspirés vous au bonheur, HERMOGENE ? Soies vertueux. La probité est utile dans tous les âges, & dans tous les états ; elle adoucit la mauvaise fortune & affermit la bonne ; elle nous rend aimable ; elle assure & étend nôtre réputation ; elle est le meilleur préservatif contre les revers, les maladies & les fraieurs de la mort. Le vice, au contraire, nous rend odieux aux autres & à nous mêmes. Peut on être tranquille, lorsqu'on est mal avec soi & qu'on ne peut-être bien avec autrui. Le méchant est suspect à tous ceux qui le conoissent ;

Son aspect ne produit que trouble & que terreur ;  
Même au méchant, le méchant fait horreur.

Il faut que la vertu ait bien du pouvoir sur les homes, puisque le méchant même est come forcé d'en prendre le masque, & de lui rendre homoge.

On apelle ce siècle, le siècle de la Philosophie, ne peut on pas le nommer à plus juste titre, *le siècle de l'incrédulité*. PLATON dit qu'il y a peu d'homes si fermes dans l'athéisme qu'un danger pressant ne ramène à la conoissance de l'Être suprême.

Quel livre aimable que le *Témlémaque*? Plus je le lis plus je le goûte, & je l'admire. Combien de leçons utiles n'y trouve-t-on pas? Si la Sagesse eut voulu parler aux homes & les instruire, pouvoit-elle prendre un langage plus propre à les éclairer, à les toucher, & à les convaincre?

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Voici une des maximes de MENTOR, s'adressant à TELEMAQUE. „ Respectés ce que  
 „ les Dieux découvrent & n'entreprenés pas  
 „ de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une  
 „ curiosité téméraire mérite d'être confon-  
 „ due. C'est par une sagesse pleine de bonté  
 „ que les Dieux cachent aux foibles mortels  
 „ leurs destinées dans une nuit impénétra-  
 „ ble. Il est utile de prévoir ce qui dépend  
 „ de nous pour le bien faire, mais il n'est pas  
 „ moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas

„ de nos soins & ce que les Dieux veulent  
 „ faire de nous.

On pourroit citer plusieurs autres maxi-  
 mes non moins excellentes, come celles-ci :  
 „ Le rempart le plus sûr d'un Etat est la justi-  
 „ ce, la moderation, la bone-foi & l'assurance.  
 „ Où sont vos voisins, que vous êtes incapa-  
 „ bles d'usurper leurs terres? Tout le Genre-  
 „ humain n'est qu'une famille dispersée sur  
 „ toute la face de la terre. Tout les peuples sont  
 „ frères & doivent s'aimer come tels. Mal-  
 „ heur à ces impies, qui cherchent une gloire  
 „ cruelle dans le sang de leurs frères, qui est  
 „ leur propre sang.

On s'affecte à un Ecrivain, dont le  
 génie a quelque rapport avec le nôtre: Nô-  
 tre goût est nôtre règle. On condamne tout  
 ce qui lui est contraire. Un esprit dur, qui  
 manque de sentiment & de délicatesse, ne  
 peut gouter les Oeuvres de FENELON, de  
 RACINE & de FONTENELLE, qui semblent  
 dictées par les Graces.

On se prévient en faveur de son jugement  
 & l'on décide, que tout ce qu'il n'approuve  
 pas est mauvais. APOLLON & MINERVE  
 perdroyent leur cause devant un Juge pré-  
 venu & partial.

Plus on a d'esprit & de goût, mieux on  
 sent les beautés d'un ouvrage, où il y en a.  
 Personne ne jugeoit mieux des écrits de M.  
 de



de FONTENELLE que M. de MONTESQUIEU, & perfone ne juge mieux de ceux de MONTESQUIEU que M. D'ALEMBERT.

Les perfones judicieufes & éclairées font très réfervées dans leurs jugemens : Décider qu'un Ecrivain manque de goût & de jugement, c'est prefque une preuve qu'on en manque foi-même.

C'est foibleffe, c'est vanité, c'est ignorance groffiére de fon propre intérêt, que d'efpérer de pouvoir cacher fes fautes, en les niant, ou en affectant de les foutenir avec fierté & avec hauteur. La modestie & la douceur font le caractère diftinctif de l'honnête - home.

On peut comparer ces traits de lumière, qui paroiffent de tems en tems dans certains ouvrages obscurs, à ces éclairs qui brillent dans la nuit, mais qui fe diffipent bien tôt & nous laiffent dans l'obfcurité.

Un Génie bas & rampant trouve tout petit ou médiocre, parce qu'il ne voit rien au deffus de lui.

Ne rien croire & tout nier, ce n'est pas incrédulité, c'est extravagance; tout croire, c'est fuperftition & bétife. Il y a des gens qui croient aveuglément fur le raport d'autrui les prodiges les moins vraifemblables; le plus grand de tous les prodiges feroit de les guérir de leur fotte crédulité. *Plaisante foi,*

dit MONTAGNE, *qui ne croit ce qu'elle croit, que parce qu'elle n'a pas le courage de le décroire.*

Nous sommes moins appellés à raisonner qu'à agir. Que diroit on d'un Horloger, qui attendroit pour faire une Montre, qu'on lui eût prouvé qu'il y a du mouvement ?

Il y a tel Prédicateur, qui fait des leçons de morale, que j'exhorterois à les pratiquer.

La solitude nous donne plus de facilité d'éviter les tentations & certains vices; mais elle nous éloigne des occasions de pratiquer les vertus de la société & d'en donner l'exemple.

Dans la société, l'humilité & la douceur sont les vertus les plus difficiles à pratiquer, & les plus nécessaires.

Il est difficile dans les troubles civils de distinguer d'abord où est le bon droit. On voit de chaque côté de grands noms & des autorités respectables,

Les Dieux sont pour CESAR, & CATON pour POMPE'E.

La Justice elle même tient sa balance comme suspendue, & n'ose presque lever son baudreau. Est-il surprenant qu'un citoyen, avec des lumières, des vertus, & de bonnes intentions se laisse éblouir & quelquefois séduire ? Il croit servir sa Patrie & prendre les armes pour la liberté, lorsqu'il se range

ſous les étendarts de ceux , dont le projet eſt de la détruire. Il peut ébranler l'Etat, être écaſé ſous ſes ruines par les mains de l'ambition, de la haine, ou de la vengeance.

Pourquoi faut-il qu'un Ecrivain qui fait admirer ſon génie, faiſſe mépriſer ſon cœur ?

Les lieux ſolitaires paroiffent les plus propres , par le ſilence qui y règne, à faire taire les paſſions, & à entrer en comerce avec la Divinité. „ Quand vous entrés, dit un Phi-  
 „ loſophe païen, dans quelque bois, plein  
 „ d'arbres ſombres & d'une hauteur extra-  
 „ ordinaire, n'eſt-il pas vrai, que ce ſilence,  
 „ ces arbres vous inſpirent une religieuſe  
 „ crainte, qui ne vous permet pas de douter  
 „ que quelque Divinité n'y habite ?

De là vient que les Prêtres du paganisme avoient placé la plûpart de leurs oracles dans l'obſcurité des forets & dans des lieux ſauvages & inhabités. Mais on peut élever partout indifféremment ſes mains pures, pourvû que nous adorions Dieu en eſprit & en vérité, & que le culte que nous lui rendons ne ſoit infecté par aucun mélange d'erreur, de ſuperſtition ou d'hipocrifie.

L'envie tourne tout en amertume : On trouve le funeſte ſecret de n'être jamais heureux, ſoit par ſes propres maux, ſoit par les biens qui arrivent aux autres.

Le méchant dit, j'ourdirai ma trame dans

l'obscurité; je trahirai la justice & l'innocence, en cachant ma perfidie dans l'ombre de la nuit; mais les ténèbres sont à Dieu come la lumière, & la nuit come le jour. On a beau couvrir & enveloper les crimes dans de sombres voiles, *Dieu amènera toute œuvre en jugement.*

Vous assurés, MERCATOR, que TOLLATIUS est un auteur superficiel & médiocre; mais doit-on vous en croire sur votre parole? Avés vous assés de goût, de discernement & de lumières pour juger du prix de ses ouvrages? Permettés-moi de décliner votre tribunal, jusqu'à-ce que vous me prouviés, par la supériorité de vos productions, qu'elles sont au dessus des siennes & que vous écrivés mieux que lui.

Je ne sai par quelle fatalité les plus grands génies & les meilleurs ouvrages ont été critiqués grossièrement par de petits esprits (\*). On a reproché à M. de FONTENELLE d'écrire foiblement & avec trop de finesse: On a presque fait un crime à M. de VOLTAIRE d'être trop universel, come si certains talens

---

(\*) Je conois tel Censeur dont la critique vaut une louange. Ce seroit leur ressembler que de leur plaie. Critiques durs & hautains, aprenés que pour éclairer & convaincre l'esprit, il faut gagner le cœur, & que les injures n'ont jamais persuadé personne.

en excluient d'autres, & que parce qu'on réussit dans un genre d'écrire, on ne put avoir du succès dans un genre différent? N'est-il pas démontré, que toutes les sciences s'aident réciproquement & se donent du jour les unes aux autres? La terre en est-elle moins belle pour produire tant de fleurs & de fruits diférens?

*Au fond, dit M. de VOLTAIRE, l'esprit des affaires, & le véritable esprit des Belles-Lettres est le même.*

J'ai lû un livre célèbre, où l'on traitoit d'impie & d'athée Mrs. LOCKE, CLARKE, & LE CLERC, parce qu'ils ne croioient pas à la transubstantiation, & qu'ils disoient qu'il falloit garder le silence sur certains mistères.

Il est plus facile de traduire les livres de sciences & de faits, que ceux qui sont recomandables par l'élégance & les graces du stile.

On acorde quelquefois à un étranger l'estime qu'on refuse à un concitoien; il en est come de certaines plantes, qui paroissent d'autant plus belles, qu'elles viennent de loin.

ARISTON déclame contre la Comédie, qui lui montre ses défauts, à peu près come ARAMINTE se fache contre son miroir, qui lui fait voir ses rides.

Quand on acorde trop au superflu, on risque bien de manquer du nécessaire.

Les esprits doux & sensibles sont les plus malheureux ; on croit pouvoir abuser impunément de leur bonté & on en abuse en effet. Ils sont les dupes des méchants, & ils ont encore le chagrin de sentir qu'ils le sont.

Pourquoi ne pas enseigner les sciences en françois ? Nôtre langue manque-t-elle de termes propres à exprimer les vérités les plus grandes ou les plus abstraites ? La bone Philosophie ne nous vient ni de *Rome*, ni d'*Athènes*, pourquoi transporter dans un terrain étranger une plante qui croit dans nôtre terre.

Les ouvrages dont le prix dépend des circonstances diminuent de valeur à mesure que ces circonstances s'éloignent.

Un fameux Ecrivain se sert d'une comparaison, qui, ce me semble, a quelque chose de bas & de désagréable ; il dit : *Que l'expérience & l'analogie sont les deux béquilles du raisonnement.* Il faut qu'une image anoblisse, s'il est possible, le sujet qu'elle représente, & ait quelque rapport avec lui ; mais quel rapport les béquilles ont elles avec le raisonnement ? Il seroit bien peu solide, s'il n'étoit appuyé que sur des *béquilles*.

L'éducation & l'étude peuvent enrichir & perfectionner un bon naturel ; mais elles ne

peuvent guères corriger un cœur mal fait. NERON eut pour Gouverneurs SENEQUE & BURRHUS, deux excellens homes; ils ne négligèrent rien pour éclairer son esprit & lui former le cœur; il n'en fut pas moins un monstre d'iniquité, la honte du trône, & l'horreur du genre-humain.

„ On ne doit, dit l'auteur de la Logique „ de *Port-Royal* faire que l'essai des Sciences „ spéculatives, & non y employer toutes les „ forces de son esprit”. On ne voit pas que l'étude de ces sciences, come de la Géométrie, de l'Astronomie & de la Physique, soit autre chose qu'un amusement affés vain; ni qu'elle soit beaucoup plus estimable que l'ignorance de ces choses; qui a au moins cet avantage, qu'elle est moins pénible & qu'elle ne done pas lieu à la sotte vanité qu'on tire souvent de ces conoissances stériles.

Le monde intelligent ne suit pas si bien les loix établies par le Créateur, que le monde physique suit les siennes.

Il y a aujourd'hui presque autant de révolutions dans la République des lettres qu'il y en avoit autrefois à Rome; tel parti, qui domine aujourd'hui, est écrasé demain par le parti oposé. On y voit des conjurations, des proscriptions même. L'un ne veut point d'égal, l'autre point de supérieur. On se déchire, & l'on s'écrase tour à tour.

Les foibles conoiffances que l'home a come créature intelligente, il les perd come créature sensible.

Tout est également facile à Dieu, mais il me semble qu'il est plus aisé de continuer l'existence, que de la doner, & si Dieu donne l'existence à des créatures intelligentes, la retirera-t-il après un instant, & les fera-t-il rentrer dans le néant, sans examiner si elles ont fait un bon ou un mauvais usage de leur raison, & si elles ont obéi ou non, aux loix qu'il leur a données ?

Nôtre corps même ne rentre point dans le néant après le trépas; il ne fait que changer de forme & de figure, mais il subsiste toujours. Peut-être a-t-il en lui un germe impérissable, une semence de vie, qu'il est facile de ranimer.

S'élever au dessus de la pauvreté, du mépris, de l'opinion & des revers, c'est être véritablement grand.

Pour établir l'égalité des conditions, il ne faut pas comparer les deux extrêmes; il y a trop de distance entre un home acablé de misères & de maladies, sans apui & presque sans consolation, & un autre home, qui nage dans le sein de l'opulence, qui jouit d'une parfaite santé & a tout à souhait; mais comparés à un home riche, ce païsan fort & vigoureux, qui après un travail modéré,



qui excite son apétit, fait un repas rustique avec une épouse aimable & ses jeunes enfans : Leur pain, arrosé de sueur, leur paroît délicieux. Ils sentent la joie naître dans le fond de leur cœur : La frugalité la soutient. Nulle inquiétude pour le lendemain. Ils jouissent la nuit d'un sommeil doux & tranquile. Ils se lèvent avec le soleil & profitent sagement de sa lumière : Le succès adoucit leur peine, & leurs plaisirs sont aussi innocens qu'ils le sont eux-mêmes.

Vous me conseillés, BAVIUS, de garder mes Essais dans mon porte-feuille ; je suivrai vôtre avis, quand je serai convaincu que mes Essais sont mauvais, que vos conseils sont bons & ne sont point dictés par l'ignorance & la jalousie.

Avant donc que d'écrire aprenés à penser.



## AUX EDITEURS.

*Au sujet des questions proposées dans le Journal de Juillet.*

**J**E viens, MESSIEURS, de lire dans votre dernier Journal, savoir celui de Juillet, qui m'a paru bien rempli, une courte lettre, où l'on propose 5 questions ou sujets à traiter : Ces petits problèmes valent mieux que des Enigmes ou des Logogriphes, dont la solution est quelquefois difficile & ne vaut pas la peine qu'on se donne ; mais je souhaiterois que les questions qu'on propose fussent susceptibles de réponses différentes & même opposées ; telles sont celles sur l'utilité du luxe ou de la comédie : On peut dire de bonnes choses pour & contre, & come ces questions n'intéressent ni l'Etat ni la Religion, on peut les traiter sans aigreur, & n'être pas moins amis, quoiqu'on ne pense pas de la même manière.

A l'égard des questions du Journal, il me semble que la première est d'une évidence si manifesté, qu'il suffit presque de l'exposer, pour être de l'avis de l'Auteur de la maxime : *La vertu n'iroit pas loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.* En effet, qu'on examine sans partialité & avec quelque attention, ceux qui exercent avec quelque succès, quelle

profession que ce soit , depuis celle de Théologien & de Prédicateur , jusqu'à celle de simple artisan , on verra que leurs progrès sont moins dûs a l'intérêt , quoiqu'il y entre quelquefois pour beaucoup , qu'à la vanité de paroître & de se distinguer dans son art.

Nos meilleures actions , même celles qui semblent le plus désintéressées , n'ont guères un motif plus pur & plus noble ; c'est ce qui me seroit facile de démontrer ; mais je passe à la seconde question , ou plutôt au second sujet.

*Il n'y a que les vérités qui choquent.* Cette proposition a un défaut opposé à la première, qui est d'une vérité qu'on ne peut contester; celle-ci au contraire est d'une fausseté qui ne sauroit doner lieu a aucun doute, ni à aucune dispute; car est-il bien vrai *qu'il n'y a que les vérités qui choquent*? Qu'on dise à un vrai Savant, qu'il n'est qu'un ignorant, il fait bien qu'il ne l'est pas, cependant cette injure lui est sensible; pour se justifier, il faudroit entrer dans des preuves & des discussions pénibles, & que les bienséances ne lui permettent pas de donner. Il en est de même d'un home qu'on traiteroit d'yvrogne ou de menteur, quoiqu'il soit très éloigné de ces vices si condamnables; l'imputation ne peut que le blesser vivement, sur-tout si l'acusa-

tion est publique , parce qu'elle flétrit sa réputation auprès de ceux qui ne le conoissent pas , & qu'il est toujours fort défagréable d'être obligé de faire son apologie.

C'est ce qui me fait croire que le *médifant est plus coupable que celui qui est l'objet de la médifance* : Ce qui est la troisième question du Journal.

Celui qui est l'objet de la médifance peut ne pas y avoir donné lieu , ou l'avoir fait très innocemment. (\*) L'homme le plus sage n'est pas à couvert des traits de la médifance , au lieu que le médifant médit volontairement , avec conoissance de cause , & sachant qu'il fait mal , ce qui démontre un mauvais cœur plus que de l'esprit. Celui qui est l'objet de la médifance , peut se corriger de ses défauts , y être tombé par inadvertance , ou entraîné par de violentes passions ; au lieu que le médifant n'a point d'excuse que le plaisir malin

(\*) Voici come s'exprime sur ce sujet un Poète célèbre.

*C'est assés qu'une histoire ataque nôtre boneur ;  
Elle passe aussi-tôt pour être véritable.  
Tout ce qui peut nous nuire ou nous perdre est croiable.  
On n'examine rien , & la crédulité  
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.*

Or qu'on ne s'imagine point que ce soient les femmes seules qui tombent dans ce défaut ; la moitié du monde médit de l'autre moitié.

de noircir la réputation de son prochain , & de divertir le monde à ses dépens.

*Pourquoi , pour l'ordinaire , les femmes ont-elles plus de penchant à la médisance que les hommes ?* 4eme question. Je dirai d'abord que je connois plusieurs femmes qui ont en horreur la médisance.

On peut répondre que c'est parce qu'elles ont plus de loisir , l'esprit moins cultivé & moins rempli de choses utiles & importantes ; ce qui fait qu'elles l'ont plus léger , plus crédule , & qu'elles regardent la médisance come un simple amusement.

*Cinquième question , quel est le plus dangereux de l'ignorance ou de l'erreur ?* Je réponds que c'est l'erreur. L'ignorance ne fait proprement ni bien ni mal. Un home ignorant est table rase , aussi prêt à recevoir le vrai come le faux ; au lieu que l'erreur est l'ennemie déclarée de la vérité ; elle la combat sans cesse , & ne permet point à l'esprit de l'écouter & de la recevoir.

J'ai lu aussi dans le même Journal de Juillet , une pièce intéressante & utile sur cette question : *Est-il permis de manquer de foi aux Hérétiques ?*

Cette question importante m'a paru assez bien traitée , mais on pourroit y ajoûter plusieurs réflexions & remarques , qui ont échappé à l'Auteur , ou qu'il a supprimé en faveur

de la briéveté. Vôtre Journal , où il faut de la variété , pour fatisfaire , s'il est poffible , tous les goûts , ne permet guères qu'on approfondiffe une matière , & qu'on y place de longs morceaux. Je me bornerai donc à fuppléer en quelque forte , à ce qui me femble manquer dans la réponfe à cette dernière queftion , mais fans me flater de remplir entièrement ce vuide.

Je comencrai par quelques vers , qui ont raport à ce fujet , & qui m'ont été comuniqués , par un Savant qui n'a pas moins de génie que d'érudition , & qui n'est Poète , que parce que fon efprit lui permet d'être tout ce qu'il veut. M. de V... l'avoit consulté fur quelque chose , qui avoit raport aux Réformés de France ; il prit cette ocafion pour lui adreffer ces vers , qu'il fit fur le champ ; mais après les avoir fait , il ne jugea pas à propos de les lui envoyer ; les voici :

A vôtre avis les Calviniftes ,  
Des Rois font les antagoniftes :  
De grace , un éclairciflement.

*Tavora , d'Aveiro , Guignard , Cbatel , Clément ,  
Damiens , Ravaiillac , Matba , les Loïoliftes ,*  
Tous ces gens furent-ils Réformés ou Papifttes ?

Il ajoutoit : On voit par-tout les Réformés obéir à leurs Rois , excepté le cas de confcience , ou de droit divin ; mais les Ca-

tholiques liés au Pape come centre d'unité, qui les délie de tout serment fait aux Princes, leur résistent, soit pour le spirituel, soit pour le temporel, come on le voit encore aujourd'hui : Donc ils sont doublement antagonistes des Rois, tant par le fait que par principe. Les Réformés au contraire ne sont Républicains, que pour la liberté de conscience ; ils vivent tranquilles par-tout où leur Religion n'est pas dominante, pourvû qu'ils ne soient pas persécutés ; alors, sans déchirer l'Etat, par des divisions & des troubles, ils prennent sagement le parti de la retraite.

On pourroit citer plusieurs traits d'histoire, en preuve de ce qu'on vient de lire : Je n'en rapporterai que deux ; celui des Pères du Concile de *Constance*, qui condamnèrent au feu JEAN HUS, & JEROME DE PRAGUE, malgré le fauf conduit de l'Empereur SIGISMOND, qui leur avoit promis une parfaite sûreté. L'autre exemple est celui ci. LOUIS II, Roi de Hongrie, venoit de jurer solennellement la paix avec SOLIMAN, Empereur des Turcs ; le traité avoit été ratifié. Malgré la sainteté du serment, le Légat du Pape sollicita si fortement le Roi à violer ce traité, lui protestant qu'il avoit le droit de l'en dispenser, que ce Prince foible & crédule, craignant plus les foudres du Vatican que les armes du Turc, rompit la paix, mais la guer-

re fut fatale à lui & à son Roïaume : SOLIMAN aiant reclamé la foi des traités, & aiant pris le ciel à témoin de la perfidie de son énémi, lui livra bataille. Il fut vainqueur : Le Roi se noïa, voulant se sauver. Le Cardinal JULIEN, Légat du Pape, & auteur de cette fameuse guerre, fut tué, & la Hongrie fut ravagée.

ST. LOUIS avoit pour maxime, que rien n'est plus capable de doner aux infidèles une haute idée de la Réligion chrétienne, que cette droiture & cette fidélité, qui charment les plus barbares : Aussi étoit-il dans une si haute réputation parmi les Sarrafins, qu'ils le nommoient le *Véritable*. (\*)

Il leur dona une preuve manifeste de sa probité ; come ils l'avoient fait prisonier, ils exigérent de lui une grosse rançon pour sa liberté ; on convint de la somme, mais ses Officiers eurent le secret de tromper les Sarrafins ; ce Prince l'aïant sù, n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé l'argent nécessaire pour remplir ses conventions, quoiqu'il fût dans un besoin extrême.

---

(\*) La Réligion & la bonne foi ne manquent jamais de rendre les Princes vénérables à leurs sujets & aux étrangers, en les rendant justes, modérés dans leurs desirs, zélés pour le peuple, maitres d'eux-mêmes, sages dans leur conduite, fidèles observateurs de leurs sermens.





## E X A M E N

*De la première question proposée dans le Journal de Juillet.*

A M. de F \* \* \*

Oui, malgré la raison, dont l'homme est revêtu,  
 Telle est son aveugle injustice,  
 Qu'il accorde souvent au vice,  
 Ce qu'il refuse à la vertu.

**L'**A M O U R propre se glisse par tout : lorsque nous voulons le bannir, il trouve son azile dans notre cœur. Il est inséparable de l'humanité ; il est l'ame de nos projets & de nos actions. *La vertu même n'iroit pas loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.*

C'est cette maxime de Mr. de la ROCHE-FOUCAULT que je me propose d'examiner, quoique j'eusse résolu de ne plus traiter ces sortes de questions ; mais je n'ai pu me refuser le plaisir de hazarder quelques pensées sur celle-ci, qui me paroît plus utile que les trois autres qui l'accompagnent, & dont on demande la solution dans le Journal helvétique de Juillet.

J'entends par *vanité*, l'aprobation qu'on se donne soi-même, & celle qu'on désire d'obtenir des autres, car notre propre estime ne nous suffit pas ; nous avons besoin que celle

qu'on nous accorde confirme la nôtre, que nos talens & nos bones qualités obtiennent les éloges que nous croions qu'ils méritent. Notre imagination est flatée d'ocuper une place avantageuse dans celle d'autrui; nous pensons étendre, en quelque manière, notre existence, en multipliant le nombre de nos admirateurs; le concert le plus agréable pour nos oreilles est le bruit de leurs louanges. Combien de peuples qui font les braves, mais qui prendroient honteusement la fuite, s'ils n'avoient point de spectateurs.

Écoutez ce Prédicateur, qui prêche avec tant d'éloquence l'humilité; il se félicite & s'aplaudit de parler si bien, de montrer tant d'esprit, & d'attaquer l'orgueil avec de si brillantes armes.

Voies ce Moine vêtu d'un cilice, qui a le visage pâle & mortifié; du fond de sa cellule, il se flatte d'arrêter par ses prières ferventes le feu du ciel prêt d'écraser & de dévorer les mondains. L'amour propre se déguise, prend toutes sortes de formes, mais c'est toujours l'amour propre.

Croies vous que SOCRATE ne fut pas sensible au plaisir d'être nommé le plus sage de la Grèce; que CATON ne le fut pas d'être regardé come le plus vertueux des Romains, & come le chef & le modèle des gens de bien? Lorsqu'il se donna la mort, plutôt que de se

fourmettre à CESAR , il croioit voir les regards de tous les Romains tournés sur lui, pour admirer son amour pour la liberté & pour sa patrie.

La Providence se sert quelquefois de nos vices mêmes , pour produire des actions grandes & généreuses , & qui nous semblent telles ; car il n'est pas vrai qu'il fut permis à CATON de se doner la mort , & dans les circonstances où se trouvoit alors la République Romaine , la vie de CATON lui auroit été utile.

Au fond , il faut des motifs à l'home pour agir ; les uns sont poussés par l'ambition , les autres par l'avarice. Celui-ci est déterminé par la volupté , celui-ci a la foiblesse de faire parade de sa vertu : Il veut qu'on sache qu'il a de la probité & qu'il est supérieur aux autres , si ce n'est par ses richesses & ses dignités , du moins par sa droiture & sa piété. On veut se distinguer par quelque endroit , se faire un nom , attirer les regards , occuper la renommée , & perpétuer son nom jusqu'à la postérité la plus reculée.

Après tout , cet amour propre , lorsqu'il est renfermé en de certaines limites , n'est point blamable. Ceux mêmes qui le condamnent le plus sévèrement , veulent avoir la gloire de le condamner , afin de paroître posséder une vertu plus pure , plus désintéressée

& plus sublime. N'outrons point les vertus, & ne les sortons point de l'humanité: L'amour propre (\*) a ses usages & son utilité; il nous empêche de nous avilir à nos propres yeux, & de nous dégrader aux yeux des autres. Il nous rend dignes de leur considération & de leur estime. S'il ne nous donne pas la réalité de la vertu, il nous en fait prendre du moins l'apparence, & nous éloigne par-là de l'atrocité des crimes.

La vertu est naturelle, simple, ingénue; elle pardonne ce qu'elle n'approuve pas; elle n'est ni dure, ni sévère, ni féroce. Si elle ne nous élève pas à la condition des Anges, elle nous donne les perfections qui sont propres à notre état, à notre nature, & à la société. Elle n'exclut point l'amour propre bien dirigé, qui est un mobile & un ressort dont Dieu se sert pour nous porter au bien, & qui nous aide à le pratiquer; par exemple, on est tempérant par amour propre, pour maintenir la santé & son corps en bon état;

---

(\*) L'amour propre est si naturel, qu'il a son germe chés tous les hommes: Il se développe avec l'âge, & nous accompagne jusqu'au tombeau. Il précède le jugement que nous faisons, que nous devons nous aimer: Nous aurions beau lutter contre lui, & tâcher de le vaincre, il seroit plus fort que nous. La raison l'approuve, & nous ne pouvons en triompher qu'en quittant la vie.

On veut conserver ses biens avec œconomie, ou l'on est libéral & généreux par ostentation. On aime la réputation & l'on craint de la perdre; on ne tombe pas dans des fautes ou des crimes, qui nous rendroient méprisables ou odieux; on est doux & modeste, parce que c'est un moïen d'être aimé, estimé des autres, & de jouir de la paix de l'ame. Pour s'y former, on mesure sa dépense, non sur ce qu'on est, mais sur ce qu'on a. Enfin, on veut être heureux dans la vie à venir. Pour obtenir ce bonheur, on fait qu'il n'y a pas de meilleur moïen, que d'être vertueux, & d'obéir aux ordres de Dieu; lui seul donne la félicité que le monde promet, mais qu'il ne donne jamais.



## R E P O N S E.

*A la 5me question proposée dans le Journal de Juillet.*

M E S S I E U R S ,

**V** O U S me pardonerés si j'ai choisi cette question, avant que d'avoir donné la solution de celles qui la précédoient, mais j'ai cru que cela vous étoit très indifférent : Des idées s'offroient plutôt à mon esprit sur celle-là que sur les autres; voilà mon apologie.

Voici donc la question que j'ai examinée : *Pourquoi les femmes ont plus de penchant à la médisance que les homes ?* La question suppose , que dans le fait elles médifent plus qu'eux ; leur aveu , la crainte qu'elles ont les unes des autres en font une preuve fuffifante. Sans plus long préambule , je vais vous exposer les raifons qui m'ont paru les plus propres à justifier ce plus grand penchant à médire que chés les homes.

1°. On voit généralement chés elle une plus grande demangeaifon de parler que chés les homes , foit que ce foit un éfet de leur constitution naturelle , & que le Créateur ait voulu que les choses fuffent ainfi ; foit que moins fixées à leurs travaux que les homes , qui font ordinairement ocupés à ceux qui demandent de la réflexion , elles foient plus vivement frappées par les objets extérieurs ; foit enfin que ce foit une fuite de leur foibleffe , qui fait qu'elles ne peuvent pas facilement obtenir d'elles d'être retenues & difcrètes : Quoiqu'il en foit , j'ai l'expérience de mon côté ; elles parlent plus que les homes , dès lors il est aifé de comprendre pourquoi elles médifent plus ; quand on parle beaucoup , on parle fans réfléchir ; & en parlant avant que de penfer , on ne peut que lâcher des paroles inconfidérées ; on dit tout ce qu'on fait , foit bien , foit mal ; des fujets

de conversation , qui exigeroient du tems & de la réflexion ( ce à quoi elles sont peu accoutumées ) arrèteroient cette volubilité de langue , ou plutôt cette envie de parler ; pour se satisfaire à cet égard le plus aisément possible , elles ont recours à des sujets de simple exposition ; & quoi de plus facile , que de réciter des historiettes , des intrigues particulières , & toutes les circonstances détaillées des mœurs & des qualités de son prochain ? Première raison , une plus grande envie de parler que chés les homes.

2°. J'en trouve une seconde dans la disette où elles sont de sujets d'entretiens intéressans & utiles. Elevées avec si peu de soin du côté des connoissances solides , sur quoi veut-on que s'exerce l'activité naturelle de leur esprit ? Le plus grand nombre de leurs ouvrages ne les exigeant pas toutes entières , leur permet d'entendre ce qu'on leur dit , & de parler à leur tour ; leur oisive curiosité se promène sur tous les objets extérieurs qui les environent , & se fait une espèce de gloire d'avoir sù tirer de l'obscurité des faits qui devroient y rester ensevelis. Elle veut même pénétrer souvent jusques dans les replis du cœur humain. On n'aime pas jouir d'un bonheur ignoré ; aussi flatées par la sagacité de leur pénétration , elles se font un plaisir de communiquer à d'autres leurs heureuses ou

plûtôt malignes découvertes ; la vanité trouve son compte à faire voir qu'on fait bien des choses, & à en instruire d'autres. Voilà donc une grande source de médifance ; au lieu que les homes font généralement fixés par le genre de leurs travaux ; ceux qui exercent l'esprit, ( car il y en a plusieurs même dans les méchaniques ) les exigent tout entiers ; le tems donc qu'ils leur donent ne peut être employé à la médifance ; leurs occupations & leurs diférens goûts plus étendus fournissent auffi de plus amples fujets de converfations ; les politques s'entretiennent des intérêts des Princes, dirigent entre eux les Puiffances belligérantes ; une nouvelle arrive, nouveau fujet intéreffant d'entretien : D'autres s'entretiendront de domaines, de poffeffions, ouvriront des idées fur quelque partie de l'agriculture ; ces genres d'occupations ne font point du diftrict des femmes : N'étant point tournées de ce côté là par leur vocation, elles ne peuvent s'apéfantir fur de tels fujets. Gens de Littérature parleront d'un ouvrage, qu'un Auteur aura mis au jour, traiteront quelque point de quelque fcience particulière & relative à leur goût. Si malheureusement on n'avoit pas borné les connoiffances des femmes, & renfermé l'exercice des facultés de leur ame dans un cercle d'occupations purement méchaniques, elles



pourroient lire utilement des ouvrages de goût ; leur esprit naturellement fin & délicat , trouveroit du plaisir à en découvrir les beautés ; il repasseroit sur ce qui l'auroit frappé pendant que leurs yeux & leurs mains s'occuperoient à ces travaux , qui leur sont assignés , & qui n'exigent qu'une légère attention : Les femmes étant ainsi doublement occupées laisseroient en repos les réputations sur lesquelles la malignité de leur satire s'exerce. Mais , regrets superflus ! le préjugé leur a fermé cette ressource ; le préjugé , disons mieux l'injustice , peut-être la jalousie des homes a limité leur district , & les a réduit à la sotte occupation de médire. Voïons ce qui se passe chés *Hortense*. Entrons dans son appartement. Elle a une assemblée de Dames , qui ne jouent pas , (ce qui est un substitut à la médifance) mais qui s'entretiendront tranquillement jusqu'au soir : La matière des modes , des ajustemens , des équipages occupe le tapis pendant quelque tems ; la robe de *Lucinde* , qui étoit d'un nouveau goût , a donné lieu à ce sujet de conversation ; un des enfans d'*Hortense* arrive ; le détail qu'elle a soin de faire de ses proüesses fait la matière d'un nouvel entretien ; une incongruité , ou une lourdisse de quelqu'un de ses domestiques ouvre un nouveau sujet , tiré des embarras de son ménage ; mais come il

n'est pas de la politesse d'entretenir long-temps des visites de ses propres affaires, la matière des bals, des comédies, des operas, des assemblées prend la place de ces acablantes inutilités; ce sujet est bien délicat & ne peut gueres être traité sans qu'on lâche quelque trait satirique sur celui-ci, ou celle-là. On parle ensuite du mariage d'*Emilie*, qui fait beaucoup de bruit; elle épouse un jeune fat, qui n'a pas un fou, mais on dit qu'elle a assez de bien pour elle & pour lui; au reste, ajoutez-on, cela lui est assez nécessaire pour réparer les brèches faites à sa vertu & pour réparer les défords de son Epoux... On parle de *Silvie* qui s'est retirée à la campagne; une de ces Dames en fait une raison particulière, qu'on lui a confiée sous le sceau du secret, mais qu'elle dira à ces Dames, entant qu'elles sont ses bones amies; c'est une intrigue secrète, une aventure... Voilà coment la conversation s'engage sur les défauts du prochain, parce qu'on manque d'autres sujets intéressans pour toutes les personnes de l'assemblée. Seconde raison qui fait que les femmes médifent plus que les homes.

3. J'en trouve une nouvelle raison dans l'humeur liantes des femmes, ce qui, généralement ne se remarque pas autant chez les homes. Il n'est pas rare de voir celles-là faire de grandes protestations d'amitié à une per-

font qu'elles voient pour la première fois ; facilement prévenues, elles donent leur confiance à celles dont elles attendent le retour ; en voulant leur en donner une marque peu équivoque, elles les instruisent de tout ce qu'elles savent sur le compte des personnes qu'elles connoissent & avec qui elles se trouvent. Leur politesse les engage à satisfaire la curiosité de ces personnes, avec qui elles noient connoissance ; mais les homes sont plus réservés & circonspects, dans les liaisons qu'ils forment, par conséquent ils hazardent moins leur confiance ; la circonspection qui préside aux amitiés des homes les rend fermes & durables ; ils ont prévu tous les obstacles, qui pourroient les dissoudre ; mais celles des femmes se rompent avec la même légèreté qui les a formées ; leur prévention trop facile se laisse surprendre ; bientôt des oppositions imprévues de caractères, des défauts auparavant inconnus, obligent les personnes ainsi liées de se séparer ; l'expérience & l'aveu même des femmes confirment ce que je viens de dire. Leur rupture devient une nouvelle source de médisances : Il convient d'instruire chacun de ce qui l'a occasionée. *Celimène* étoit liée avec *Fanny* ; elles étoient toujours ensemble, toujours en confiance, toujours des mots à l'oreille ; rien de plus tendrement empressé que les attentions de ces deux amies ; une légère indiscretion,

un manque de suport rompent ce doux commerce. *Sylvie*, *Formie*, *Alix* étonnées en demandent la raison à *Fanny*, qu'elles rencontrent : Eh *Fanny*, vous ne voyés plus *Célimène*, elle est cependant très aimable ? *Fanny* répond, très aimable oui, mais il est facheux qu'elle ait le défaut d'être.... *Fanny* parle sans menagement de *Célimène*, qui de son côté n'épargne pas *Fanny* ; de part & d'autre il se lance de perfides *mais* ; la partie qui parle ne doit jamais avoir tort. Voilà donc une nouvelle occasion de médifances, qui n'est pas si fréquente chés les homes, plus réservés avec des inconus, plus circonspects & plus fidèles dans leurs liaisons.

4. Je vais hasarder une quatrième raison, au rifque qu'elle ne foit pas agréée. Suivant mes petites remarques, les femmes ont généralement le defir de plaire ; ce defir fe manifefte affés par le foin habituel & journalier qu'elles donent à leurs ajuftemens, par leurs manières, par toutes leurs minauderies, par l'air de fatifaction que leur done la vüe feulement de quelque admirateur ; une préférence paroît les flater beaucoup ; c'est un hommage rendu à la fupériorité de leur mérite & de leur perfection. Come il n'y a rien de plus douloureux pour l'amour propre que de fe voir méprifé, de même il n'y a rien de plus flateur pour lui, que de fe voir recherché &

estimé ; il est donc d'une très grande importance pour elles de réussir. Pour parvenir plus sûrement à l'objet de leur desir, il faut que leur mérite paroisse au grand jour, & come elles craignent que celui des autres n'éclipse le leur, elles ont soin de l'établir sur les ruines de celui de leurs rivales ; elles se félicitent d'avoir trouvé quelque chose qui puisse abaisser celle-ci ; cela se manifeste surtout lorsqu'une d'elles attire à foi les yeux & les soins des homes ; la jalousie des autres, irritées de rester dans l'infériorité, se déchaîne & lance ses sarcasmes & ses traits envenimés sur celle qui est préférée ; celle qui médit n'est pas elle même à l'abri de la médifance ; aussi les femmes, conoissant bien sans doute le foible de leur sèxe, ne craignent rien tant que la médifance des autres femmes. A présent faisons la comparaison : Les homes ne sont pas autant intéressés à plaire aux femmes, parce que la préférence que celles-ci leur marqueroient ne pourroit être assez marquée, pour qu'on s'en aperçut autant ; la réserve qu'on attend d'elles y met un obstacle ; d'ailleurs le motif d'une préférence pourroit être souvent fort suspect ; la gloire & l'amour propre peuvent y trouver leur compte, & le mérite de l'objet de la préférence n'y entrer pour rien : Dans ce cas le mérite des homes n'est pas autant compromis

que celui des femmes ; l'idée de leur perfection n'en dépend pas autant , les rivaux ne font donc pas autant à craindre. 2°. La facilité avec laquelle les homes peuvent changer l'objet de leurs atentions , diminue beaucoup la crainte d'un rival ; ils font supplantés, auprès d'un objet ; ils dirigent leur point de vüe vers un autre : Les femmes n'ont pas cette consolation ; elles s'en vengent autrement ; come il leur importe beaucoup de conserver ou d'atirer les admirateurs ; elles ont soin d'écartier tout ce qui pourroit y mettre quelque obstacle ; & dans cette vüe elles n'épargnent aucune de celles avec qui elles craignent d'ontier en comparaison. Elles ont donc ici une tentation de médire , qui est beaucoup plus forte , & certainement plus fréquente que chez les homes.

Mais , me dira t-on , cette raison ne tombe que sur celles qui font dans l'âge de plaire. Je réponds premièrement , cet âge s'étend assés loin , suivant certaines femmes , qui l'alongent tant qu'elle peuvent ; obligées à regret de le quitter , parce qu'il les quite aussi , elles font retomber leur mauvaise humeur sur celles à la place de qui elles voudroient être. En second lieu , les actes réitérés du vice familiarisent bientôt avec lui ; l'habitude se forme , & contractée dans la jeunesse , elle les poursuit jusques dans l'âge le plus

avancé, car il est reconu, que quand les femmes donent une fois dans quelque travers, leur imagination plus vive que celle des homes, les emporte aussi beaucoup plus loin, & les fait surmonter toutes les raisons qu'oposeroient l'équité, la prudence, la charité, la religion.

Telles sont les raisons que j'ai cru pouvoir doner de ce penchant des femmes à la médifance; grande envie de parler; défaut d'entretiens intéressans, dont les privent les bornes de leurs conoissances; trop de facilité dans les liaisons, ce qui leur done une trop grande confiance pour se comuniquer aux autres; enfin un grand désir de plaire, qui leur inspire une grande jalousie de leur mérite: Ce sont là les malheureuses causes qui multiplient chés elles les médifances. Au reste, ces raisons ne les excusent pas; ce penchant ne nait pas avec elles, plus que chés les homes; mais les occasions plus fréquentes lui donent de la force & de l'activité! La médifance trouve son aliment dans la médifance même. L'amour propre irrité repousse les traits qu'il s'imagine qu'on lui lance en secret. Ce mal étant contagieux se répand & se multiplie par les exemples qu'ofrent les compagnies qu'on fréquente. Chacun redoute ce vice dans les autres, & chacun l'imité. Pourquoi ne s'imagine-t-on pas qu'on porte

sur les autres les mêmes coups, dont on sent  
 soi-même si vivement la douloureuse impres-  
 sion? . . . Mais je m'aperçois que mon sujet  
 m'entraîne; déjà je me suis écarté; je finis  
 donc en vous assurant de la parfaite considé-  
 ration avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

*Inexperto juveni ignoscite queso.*

A. N. C. P.

## OBSERVATIONS

*Sur les deux premières questions, proposées dans  
 le Journal de Juillet, adressées à leurs Au-  
 teurs.*

**A**PRES avoir répondu à la cinquième, les  
 deux premières ont arrêté mon attention, &  
 j'aurois à cet égard quelque explication à vous  
 demander.

Vous dites dans la première, *que la vertu  
 n'iroit pas loin, si la vanité ne l'accompagnoit.*  
 Qu'entendez vous par vertu? Si vous enten-  
 dés par là *la pratique constante des comandemens  
 de Dieu, dictée & animée par un sincère amour  
 pour Dieu & par le désir de lui plaire* (& c'est  
 la définition que tout Chrétien doit en donner)  
 la vertu va fort loin sans la vanité. Fort  
 loin, que dis-je! aussi loin qu'elle peut aller.  
 Suivant cette définition, tout ce que la vani-  
 té nous fait faire de plus n'est pas vertu, &  
 ne



ne nous mérite rien devant Dieu. Cet Etre ne veut recompenser que ce qu'on fait en vûe de lui plaire ; tout ce qu'on fait par un principe de vanité trouve déjà sa récompense dans ce monde. Or Dieu veut recompenser la vertu ; donc tout ce qui n'est pas dicté par un vif amour pour lui n'est pas vertu. Il est vrai que si vous entendés par vanité, l'aprobation des homes , l'home vertueux n'y est pas insensible ; mais il n'a pas besoin de ce signe extérieur de perfection , pour sentir son bonheur. Si la pratique de ses devoirs lui atire l'aprobation des homes, il n'en est pas fâché ; mais s'il ne la remporte pas , il n'en est pas fâché non plus , parce qu'il a une perspective qui éface à ses yeux tous les points de vûe qui lui sont subordonés. Combien ne fait-il pas de sacrifices, qui restant dans l'obscurité, ne trouvent point d'aprobation parmi les homes ? Ces supressions de mouvemens de haine, de vengeance, de vanité, d'orgueil , qui sont le plus bel apanage de la vertu, sont dûes sans doute à ce principe supérieur & efficace , qui dirige ses affections & toutes ses démarches. Si vous entendés par vertu une suite d'actions moralement, mais extérieurement honêtes, une vertu qu'accompagne la vanité, c'est-à-dire, qui va chercher des aprobateurs, ne s'étendra jamais à cette probité délicate, qui s'exerce

dans le secret come dans le public , à ces attentions soutenues , qui regardent autant les affections du cœur que les actions du corps , à ces sacrifices , en un mot , qui constituent principalement la vertu.

Je n'ignore pas que le respect humain vaut à la société un grand nombre de bones actions qu'on ne feroit pas sans cela , & supprime bien des désordres. Je fais bien que c'est la vertu de la plupart de ces honêtes gens du monde , mais je fais bien aussi , que ce n'est pas la vertu du Chrétien.

La deuxième question est conçue de cette manière : *Il n'y a que les vérités qui choquent.* Avec votre permission , cette idée ne me paroit pas tant juste. Une chose nous choque , quand elle excite un sentiment douloureux dans nôtre ame ; or il est hors de doute qu'il est très facheux de s'entendre faire des reproches fondés , qui apportent chés nous la honte & la confusion , avec une conviction à laquelle on ne peut pas se refuser. A la perte de l'estime des autres , se joint le sentiment de la perte de la nôtre , & l'amour propre souffre beaucoup , quand on est obligé de douter de sa perfection ; mais il n'est pas moins vrai , que come nous vivons beaucoup & beaucoup trop dans l'esprit des autres ; il est très facheux aussi , ( pas autant assurément que dans le premier cas , ) il est très fa-

cheux, dis-je, de voir qu'ils aient pû douter de nôtre perfection, & former seulement quelque soupçon défavantageux sur nôtre compte; c'est ce que démontre affés l'empressement que nous aportons à les désabuser (\*). On l'a dit, nous sommes plus sensibles au mépris qu'à la haine; or toute idée défavantageuse qu'on a de nous, fondée ou mal fondée, nous le fait craindre, & cette crainte fait chés nous une douloureuse impression. Je voudrois donc proposer la question de cette manière, suivant le proverbe reçu : *Rien ne choque tant que les vérités.*

---

(\*) J'en appelle ici au sentiment intérieur de chacun, Est-on insensible aux calomnies? L'homme vertueux y est le moins sensible, parce que s'enveloppant dans le sentiment intérieur de sa perfection, il s'est fait un rempart contre les inquiétudes & les chagrins que pourroient lui causer les jugemens des homes.

N. B. *Les Editeurs de ce Journal ont encore reçu quelques autres pièces sur les Questions proposées dans le mois de Juillet; mais faute de place, ils les renvoient au mois prochain.*



## R E P O N S E

*A l'Auteur de la Lettre inserée dans le Journal Helvétique de Juillet, p. 307.*

M A D A M E ,

**L**E personnage à qui la lettre inserée dans le *Journal Helvétique* du mois dernier est adressée, est un home qui, éfectivement, a d'heureux talens, des conoissances utiles, des idées justes & claires sur la Philosophie, une grande facilité à s'énoncer, & beaucoup de grace dans l'élocution. Je me permets ce petit détail, contre l'idée que j'ai de sa modestie, pour vous faire voir de quelle manière vous deviez peindre votre original, pour ne pas faire un portrait de fantaisie. Je suis surpris que vous aies mis au rang des Savans, un home qui ne s'est jamais regardé sur ce pied là, & qui n'a jamais affecté de paroître tel. Je fais que dans le fond vous avés bone opinion de son génie & de ses lumières, & que vous le croiés capable d'orner le *Journal Helvétique* de plusieurs beaux morceaux : Mais falloit-il pour cela exagerer ses talens & sa science au point que vous l'avés fait ?

Vous ferés fans doute surprise de son silence sur vôtre lettre si obligeante, si gracieuse, & qui contient ce qu'il y a de plus flateur; mais je dois vous dire, qu'il ne l'a pas envisagée sous ce point de vûe. Il sent très bien, & mieux que persone, qu'il ne mérite pas les éloges que vous lui prodigués, aussi lui ont-ils souverainement déplû, de même que ce trait ci, trop oposé à sa façon de penser, pour n'être pas relevé; savoir, *qu'il décide de tout*, ce qui assurément n'est pas.

Quoiqu'il comprenne parfaitement, qu'il ne sauroit rien sortir de sa plume, qui réponde à l'idée avantageuse que vous donés de ses talens & de son savoir, ce qui est plutôt propre à éteindre son émulation, qu'à l'exciter; cependant j'espère que vôtre démarche ne fera pas infructueuse: Come j'ai beaucoup d'empire sur son esprit, étant étroitement lié avec lui, j'en ferai ulage en faveur de vôtre empressement obligeant, pour le porter à vous doner, de tems en tems, dans ce Journal, quelques pièces de sa façon. Je ferai même enforte qu'il ne vous laisse pas longtems dans l'expectative.

Si les vapeurs auxquelles vous dites qu'il est sujet sont une maladie de mode, come vous le suposés, elle n'aura aucune prise sur son tempéramment, n'étant pas partisan de ce qui s'apelle mode ridicule, telle qu'est

celle dont vous parlés. Je crois au reste, que cette bizarre mode n'est en vogue, que parmi les perſones de vôtre ſéxe.

Les Dames dont vous parlés ne vous ſavent pas mauvais gré de vôtre démarche : Au contraire, la bone opinion qu'elles ont de la capacité de celui à qui vôtre lettre eſt adreſſée, fait qu'elles vous ont obligation d'avoir réveillé ſon attention. Si elles ſont quelquefois privées de ſa préſence, & des agré- mens de ſa converſation, elles s'en trouveront dédomagées par le plaisir de lire ſes productions ; ainſi, à cet égard, elles auront part à l'avantage que vous deſirés ſi ardemment.

De mon côté, MADAME, ſoies perſuadée de l'obligation que je vous ai de l'intèrèt que vous prenés au ſuccès du Journal Helvétique ; en quoi je vous loüe extrêmement.

J'ai l'honneur d'être &c.



## NOUVELLES ACADEMIQUES

P A R I S.

**L'**ACADEMIE Roïale des Inscriptions & Belles - Lettres vient d'ajuger un nouveau prix , qui sera distribué à la St. Martin de cette année , au Mémoire de M. *Fred. Samuel* SCHMIDT de BERNE : C'est le 4e prix que ce jeune Savant a déjà remporté. La Question - étoit énoncée dans ces termes : *Quelle idée les Egyptiens se formoient-ils de TYPHON ? Si l'on peut le reconoître sur les Monumens à des Atributs qui le caractérisent ?* M. SCHMIDT a prouvé , que TYPHON chés les Egyptiens étoit le mauvais principe , l'auteur de toutes les calamités qui affligoient ce pais. Il a fait voir que tout ce qu'il y a de pernicieux & de sinistre dans les diférens élémens , come dans les règnes de la nature , étoit consacré à cette Divinité , dont les atributs étoient les Anes , les Cochons , les Poissons , & principalement l'Hippopotame & le Crocodile. L'Auteur , à la fin de sa Dissertation , compare *Typhon* Egyptien , avec MARS Dieu des Grecs ; NEPHTI , femme de *Typhon* , avec VENUS : Cette idée tout à fait neuve est établie sur des principes solides , & jette des traits lumineux sur cette difficile question.

## B · A · L · E.

*Discours prononcé par M. ISELIN, Secrétaire du Conseil d'Etat de la République de BALE, en remettant au Recteur Magnifique le présent du Magistrat à l'Université, à l'occasion du Jubilé célébré par ladite Université, le 15 Avril 1760.*

M E S S I E U R S ,

**C**ET Etat, qui nous a vû naître, l'objet de nôtre attachement le plus tendre, gémissoit sous le joug de la barbarie & de l'ignorance. D'illustres Chefs, chargés du soin de le gouverner, des homes respectables, dignes d'être regardés come tels par les siècles les plus éclairés, détruisirent les liens honteux d'un esclavage, si peu fait pour un peuple qui devoit n'en conoitre aucun. Ils invitèrent les sciences & les arts à venir s'établir dans nos heureuses contrées, & leur assurèrent un azile & une protection, qu'ils trouvoient difficilement ailleurs.

Nous goûtons, dans une riche profusion, les fruits précieux de leur introduction parmi nous. La liberté, qui règne dans l'Eglise & dans le Gouvernement, l'état brillant de nôtre comerce & de nos manufactures, tant



d'autres avantages , qui font envier le bonheur de nôtre situation à tant de peuples divers, doivent à cet heureux établissement, ou leur existence , ou ce nouveau degré de perfection auquel ils font parvenus. C'est donc à de bien justes titres que nous bénissons, **MESSIEURS**, & que nous solemnisons tous le retour de ce jour qui a vû poser les fondemens d'une partie aussi considérable de nôtre bien-être. Ce jour n'est pas pour vous seuls, Illustres Préposés de ce sanctuaire des conoissances humaines, un jour de fête & d'allégresse. L'Etat, l'Eglise, tout bon Citoyen participent également à sa solemnité : Tous les cœurs, qui chérissent la vertu, & que l'amour de la Patrie anime, sont également pénétrés de la joie la plus pure, & touchés de la plus vive reconnoissance envers l'Être suprême, envers nos Ancêtres de glorieuse mémoire, qui ont été les instrumens de ses bontés.

Nos magnifiques & très gracieux Seigneurs, toujours attentifs à tout ce qui peut tendre au bien général, & réglant toujours le zèle affectueux qui les anime sur l'importance & la dignité des objets, ces Pères du Peuple viennent de prouver en plus d'une manière, combien la solemnité de ce jour les intéresse ; ils ont fait voir qu'ils vouloient que l'allégresse à laquelle cette solemnité est consacrée

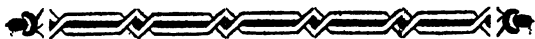
fut envisagée come l'allégresse commune de tous les ordres de l'état. Tout ce que nos Magnifiques Seigneurs ont fait dans cette journée, pour célébrer le triomphe des lettres & pour en relever l'éclat, a du convaincre suffisamment l'Université des sentimens paternels qu'ils portent à leur fille chérie. Je suis cependant encore chargé d'avoir l'honneur de l'en assurer dans les termes les plus positifs.

Je remplis, MESSIEURS, une fonction si glorieuse pour moi & si flatueuse pour un cœur également dévoué aux lettres & au service de la Patrie, avec une satisfaction dont une éloquence infiniment supérieure à la mienne n'exprimeroit encore que très foiblement la vivacité.

Je remets dans vos mains, MONSIEUR, je remets à l'illustre Corps dont vous êtes le chef, ce présent que mes magnifiques & très gracieux Seigneurs m'ont chargé de lui offrir en leur nom, come un gage de leur affection inaltérable & de leur haute considération, qu'ils accompagnent des vœux les plus ardens pour votre perpétuelle & constante prospérité.

Puisse ce jour si beau, ce jour comencé sous des auspices si favorables pour l'Etat, ainsi que pour l'Académie, ouvrir une nouvelle suite d'heureux événemens. Puisse chacun des jours qui doivent lui succéder voir vos noms, inscrits déjà pour la plûpart dans

les fastes de l'immortalité, y briller d'un nouvel éclat; cette harmonie, si nécessaire au bien-être de la République civile & de la République savante, se manifester par les plus parfaits acords; les sciences étendre leurs brillantes clartés; les vertus renaitre dans toute leur vigueur; tout concourir enfin à porter la gloire de la Patrie & le bonheur des Citoyens à leur plus haut période.



VERS adressés à Monseigneur le Prince  
Roi de DANNEMARCK, au sujet de l'heureux succès de son Inoculation (\*).

LE voilà donc enfin, ce terme désiré  
D'une crainte toujours présente,  
Ce jour qui vous illustre & comble nôtre atente,  
Ce jour où, sous les yeux d'un Mentor éclairé,  
Vous même, de VOHLERT armant la main savante,

---

(\*) Ces Vers sont de M. MALLETT de Genève, Professeur en Histoire & Belles-Lettres à Coppenhague. Ils auroient dû entrer dans nôtre Journal de Juillet, mais ils nous parvinrent deux jours trop tard. Nous aurions d'autant plus souhaité en faire usage d'abord, que par ce retard, ils ne seront pas nouveaux pour quelques uns de nos lecteurs, puisqu'ils se trouvent dans le Mercure de France de ce mois d'Août.

## 428 JOURNAL HELVETIQUE

Prince vous éteignés , ce venin dangereux ,  
Ce feu qui naît , s'accroît & s'enflame en nos veines ,

En l'allumant dans l'âge heureux ,  
Où l'art à sa fureur peut opposer des chaînes.

Ah ! qu'un effort si généreux  
Annonce noblement une longue carrière !  
Du matin d'un beau jour quelle douce lumière !  
Qu'il est digne d'un rang qui fixe tous les yeux !  
Quelle gloire pour ceux que l'univers contemple ,

D'accréditer par leur exemple ,  
Non tous ces vains talens nés de loïfiveté  
Que le luxe chérit , que vante la mollesse ;  
Mais ces arts vertueux , qu'approuve la sagesse ,  
Qui secourent l'humanité :

Tel est cet art heureux , si cher à la beauté ,  
Précieux à l'État , sauveur de nôtre espèce ,  
Que décrioit l'erreur , que craignoit la foiblesse.

Dans le Nord à peine adopté ,  
Prince , il avoit besoin d'un apui respecté :  
Il va vous le devoir , vôtre noble courage

Passé déjà dans tous les cœurs :  
J'entens dire par tout : „ Quel est ce jeune sage ,  
„ Qui rompt l'enchantement de nos vaines terreurs ?  
„ Quoi ! de nos préjugés dissiper le nuage ,  
„ Vaincre de fatales erreurs ,  
„ Sont-ce donc les jeux de son âge ?  
„ Et couronné des fleurs de sa jeune saison ,  
„ N'annonçant que les ris , les graces de l'enfance ,  
„ Fait-il ce que n'ont pû les calculs , l'éloquence ,  
„ LA CONDAMINE & la Raïson ?

Ah ! qu'une si noble victoire  
 En assurant vos jours , y fait briller de gloire !  
 Puissent-ils désormais , par vous-même affermis ,  
 Couler paisiblement sans crainte , sans orage ;  
 Puissiez-vous , animé de ce même courage ,  
 De nos seules erreurs faisant vos ennemis ,  
 Du TIRUS de nos jours digne & précieux Fils ,  
 Ne cueillir come lui que les palmes du Sage !



ENIGME EN CHANSON.

AIR *du Confiteor.*

**C**ONPAGNON des enfans de Mars ,  
 Né pour affermir leur courage ,  
 Come eux , j'affronte les hazards ,  
 Come eux au péril je m'engage ;  
 Et dans ce redoutable emploi ,  
 Jamais je ne conus l'efroi.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Aux complots d'un injuste père ,  
 C'est mon organe tutelaire  
 Qui déroba JUPIN naissant ,  
 Après qu'une tremblante mère  
 Ent caché le celeste enfant  
 Au sein d'un rocher solitaire.

AIR : *Du Prevôt des Marchands.*

Vous , dont ma voix dans les combats ,  
 Règle les coups , conduit les pas ;

Malgré le serment qui nous lie ,  
 Fuiés-vous en d'autres climats ,  
 Condamnés à perdre la vie ,  
 C'est moi qui vous mène au trépas.

*AIR : Pour passer doucement la vie.*

Mon père est facile à conoître ;  
 L'on prend comunément son nom  
 Quand on veut désigner un être  
 Qui n'a ni rime ni raison.

*AIR : Des folies d'Espagne.*

Jadis auprès d'un buste ridicule  
 J'accompagnois de mes pompeux accens  
 L'homage vain , qu'un peuple trop crédule  
 Couroit offrir à des Dieux impuissans.

*AIR : Non , je ne le ferai pas , &c.*

Placé sur un terrain que le guerrier soupçonne ,  
 Dans ce poste douteux, si je tremble ou bourdone,  
 Sauvons-nous; un tombeau se creuse sous nos pas!  
 Cet oracle est plus sûr que celui de CALCHAS.

*Même Air.*

A me persécuter le fort s'opiniâtre ;  
 J'ai beau me rendre utile , on se plait à me battre ;  
 Le maître que je fers est un maître inhumain ,  
 Qui me traite toujours le bâton à la main.

LOGOGRIPE.

**J** e suis fille de l'art & je fers la nature  
 Contre un énémi dangereux ,  
 Qui par mille traits venimeux  
 La détruit ou la défigure.  
 Or pour prévenir ses assauts ,  
 Je me fers de ses propres armes ,  
 Et je cause l'éfroi ; mais je bannis les larmes ,  
 N'en déplaise à tous les propos.  
 Si l'on veut à présent décomposer mon être ,  
 J'en forme trente diférens :  
 Un fleuve renommé ; la langue des favans ,  
 Dont je me servirai peut-être ;  
 Plus , un fier animal ; un Sage dont le nom  
 Flate l'home de bien par la comparaifon.  
*Item* , je puis encôre paroître  
 Une Nimphe célèbre ; un infecte bruiant ;  
 Un frein , l'apui des bons & l'éfroi du méchant ;  
 Le Ministre éfraiant des fureurs du salpêtre ;  
 Mais laiffant le champ libre aux leéteurs plus hardis,  
 Je m'interromps ici par de sages avis ,  
 Et finis mon portrait facile à reconoître.  
 Mes pieds font nombre impair , j'en compte plus de  
 dix ,  
 Dont fix font fufifans pour peupler un Roïaume ;  
 Et quand un vieux Romain , du tems de REGULUS ,  
 Plébéien , Sénateur , fut-ce le plus grand home ,  
 Perdoit tout ceux que j'ai de plus ,  
 Il ne pouvoit plus revoir *Rome*.

## T A B L E.

<i>E</i> PITRE sur la mort de M. le Pasteur Jean Sarafin.	323
Supplément à l'éloge de ce Ministre.	325
Examen de cette question : Pourquoi la prédica- tion de l'Évangile fait-elle aujourd'hui moins de fruit & de progrès qu'elle n'en faisoit du tems des Apôtres ?	329
Supplément à l'essai sur le serment.	372
Suite des Réflexions d'un Solitaire.	380
Aux Editeurs, au sujet des questions proposées dans le Journal de Juillet.	394
Examen de la première question proposée dans le même Journal.	401
Réponse à la 5me question du Journ. de Juillet.	405
Observations sur les deux premières questions du même Journal.	416
Réponse à la Lettre à M. L. D.	420
Nouvelles Académiques.	423
Vers à S. A. le Prince Royal de Dannemarc sur le succès de son inoculation.	427
Étymologie en chanson.	429
Logogriphe.	431

## ERRAT DE LAUSANNE.

- Page 235, ligne 1, pour *le* lisez *Moines*.  
 Idem à la Note, pour *les* lisez *les*.  
 236, ligne 7, pour *qu'on n'a pu*.  
 243, ligne 10, pour *son beau-père*.  
 244, ligne 2, de *la* lisez, de *la* foiblesse.  
 318, vers 5, dégage *de* lisez, de *favoux*.





